

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

7<sup>e</sup> Année - N° 313

1 fr. 50

16 PAGES

Tous les Jeudis  
25 Octobre 1934

# DETECTIVE



## AU PARLOIR EN FACE DE PAUL LABORIE

A Barcelone, notre envoyé spécial Étienne HERVIER étant parvenu à forcer les consignes les plus sévères a pu s'entretenir, seul à seul, séparé de lui par un mince grillage, avec l'assassin présumé d'Oscar Dufrenne.

*(Lire, pages 8 et 9, cette audacieuse et pittoresque interview)*





Le maire de Chavignon, M. Lemoine, écoute d'une oreille distraite les plaintes de Berthe Chenu. La confronta avec son amant, puis la renvoya à son misérable taudis.

Soissons (de notre envoyé spécial).

**U**n enfant s'est noyé de désespoir parce que son beau-père le battait. Il n'avait que douze ans : l'âge où les enfants ne pensent qu'à s'amuser, qu'à vivre avec insouciance comme de jeunes animaux ivres de soleil, d'espoir et de liberté.

Mais lui, le petit Gilbert Chenu, ne connaissait pas la douceur de vivre, les caresses paternelles, le regard, la parole qui réchauffent ou consolent. Il sentait sa pauvre petite âme de gosse glacée. Un soir, il s'est dit :

— A quoi bon vivre !  
 Déjà !... Il sentait qu'on ne pouvait pas rester sans amour ; pour lui, toute l'humanité prenait le visage de la brute qui le terrorisait, qui le brutalisait, qui lui imprimait sur le corps les cicatrices rouges et violettes des coups de fouet, les plaies sanglantes faites à l'aide d'un pique-feu.

Il n'avait que douze ans et, déjà, il disait :  
 — Mieux vaut mourir !  
 Le 29 septembre, au matin, il alla vers la mort comme vers une délivrance. Rien ne pouvait le retenir, ni le souvenir de sa mère, trop faible pour le défendre, ni la douceur de la nature d'automne qui chantait encore la joie de se survivre. On le vit se diriger du côté de l'Aisne qui coulait, verte et calme, entre de grandes prairies plantées de peupliers...

Dans la fraîcheur du matin, il n'y eut pas un cri, pas un appel, pas un sanglot. Les yeux fermés, les dents serrées sur son désespoir trop lourd, l'enfant sauta dans l'eau. Quelques cercles gauffrèrent la surface. Ce fut tout. La mort, maintenant, avait, pour Gilbert Chenu, la tendresse du sommeil qui apporte l'oubli.

Ce fut le samedi 6 octobre, à Soissons, en face des abattoirs, que Louis Greau, qui ha-

Dans une de ces bicoques à demi ruinées, vestige d'une cité provisoire, bâtie en 1920, Berthe Chenu assistait, impuissante, au martyre de ses enfants : (de gauche à droite) Roger montre la trace des coups reçus ; le petit Pierre et sa sœur, Andrée.

bitait à la Cité Saint-Médard, aperçut un petit cadavre flotter à fleur d'eau. Ce jour-là seulement, on sut qu'un enfant s'était tué, car nul n'avait songé à signaler sa disparition !...

Les journaux quotidiens de la région annoncèrent cette fin tragique en quatre lignes, dans la rubrique des faits divers, entre un feu de cheminée et un accident d'automobile.

Le juge d'instruction, M. Roux-Freissineng, ouvrit d'un geste indifférent un dossier. Il ordonna à la gendarmerie de mener une enquête, parce qu'il ne pouvait faire autrement. L'affaire ne l'intéressait pas : ce n'était pas l'un de ces drames qui mettent en valeur un juge d'instruction. Ce petit magistrat provincial jalousait ses confrères de Paris et rêvait d'une affaire qui ferait parler de lui durant trois mois. Ah ! les heureux messieurs d'Uhalt, Bru, Lanoire, Ordonneau !... Ils avaient l'affaire Stavisky, l'affaire Oscar Dufrenoy, l'affaire Nozière, l'affaire Prince, pour s'illustrer !... Des drames faits de scandales, de mystères, de psychologie trouble. Que pouvait le pauvre petit Gilbert Chenu auprès des vedettes des annales judiciaires qui firent couler tant d'encre et vendre tant de papier !...

— Pas intéressant !... soupirait le juge. Pas intéressant !...

Il ne s'agissait que d'un enfant martyr !...  
 M. Roux-Freissineng fit arrêter, pourtant, le beau-père par trop brutal. Un nommé Joseph Houssard, cinquante-trois ans, qui portait sur son visage tous les stigmates de l'ivrognerie et de la bestialité. Il fut coffré et le magistrat, satisfait, referma le dossier.

**DÉTECTIVE, sans attendre les courageuses et nécessaires campagnes que l'on mène actuellement en faveur de l'enfance malheureuse pour assurer sa protection, a maintes fois proclamé dans ses articles qu'il fallait punir sévèrement les tueurs d'enfants. Il n'y a pas de criminels plus grands.**

**Des crimes peuvent trouver des circonstances atténuantes, bénéficier d'une certaine indulgence : la passion explique parfois des gestes meurtriers. Mais le martyre d'un enfant est un crime épouvantable que rien ne peut faire pardonner. Une fois de plus, nous demandons qu'on châtie sévèrement les bourreaux d'enfants.**

Devant l'incurie de certains enquêteurs qui, parce que la famille de l'enfant était misérable, que le beau-père n'était qu'un ivrogne, ont négligé de suivre à fond une instruction qui eût révélé des surprises, nous avons décidé de mener nous-mêmes l'enquête. Quelques mois de prison pour coups et blessures — c'est la peine qu'encourrait Joseph Houssard après l'intervention de M. Roux-Freissineng — ne nous paraissent pas suffisants.

Joseph Houssard est un assassin. S'il n'a pas tué Gilbert Chenu, il l'a acculé au suicide. Il porte la responsabilité morale de sa mort, responsabilité aussi lourde que s'il eût achevé son innocente victime d'un de ces coups de bâton quotidiens qu'il lui administrait.

MAIS JOSEPH HOUSSARD N'EST PAS SEULEMENT COUPABLE DE LA MORT DU PETIT GILBERT. IL PORTE LE POIDS DE DEUX AUTRES MORTS IGNORÉES DE LA JUSTICE ET QUE NOTRE ENQUÊTE APPROFONDIE À CHAVIGNON, OU VIVAIT LE MISÉRABLE, À SOISSONS, ET MÊME À PARIS, NOUS A PERMIS DE DÉCOUVRIR.

A l'heure où j'écris ces lignes, ni la police ni le juge d'instruction ne connaissent les faits que je vais rapporter et dont je leur fais part en les suppliant de remplir tout leur devoir.

Nous demandons que justice soit rendue et que Joseph Houssard soit jugé comme un tueur d'enfants.

C'est en 1930 que Berthe Chenu, veuve depuis cinq ans, se mit en ménage avec Joseph Houssard. Je l'ai vue. Elle a trente-cinq ans aujourd'hui, mais déjà les chagrins, les mauvais traitements, quinze maternités successives en ont fait une vieille femme, abattue par la vie, sans souvenir d'une heure de joie et sans espoir de bonheur. Sur ses quinze enfants, onze sont déjà morts !

Au moment où, fatiguée de lutter seule contre les soucis quotidiens, elle décida d'unir sa misère à celle de Houssard, elle habitait Urcel. Elle essayait de gagner tant bien que mal de quoi nourrir sa petite famille en travaillant dans les champs à la récolte des betteraves.

Elle avait espéré que Houssard l'aiderait. Mais elle dut bien vite s'apercevoir que l'homme était un paresseux qui préférait passer ses journées dans les cafés du village. La pauvre femme avait donc une bouche de plus à nourrir. Elle tenta de raisonner l'ivrogne : rien n'y fit. Elle voulut se séparer de lui : il devint menaçant. Mme Chenu était trop faible et trop lasse pour lutter, et ce n'étaient pas ses enfants en bas âge qui pouvaient la défendre. Il lui en restait six. Déjà, de ses mains tremblantes, déformées par les travaux des champs, elle avait fermé neuf cercueils.

Gilbert était l'aîné. Venaient ensuite Roger, et deux filles : Huguette et Andrée. Deux nouveaux enfants, Odette et Pierrot, complèteront bientôt la famille. Les gosses avaient pensé trouver un père en Joseph Houssard... Ils ne connurent jamais que ses injures, ses menaces et ses coups.

Cependant, la conduite de l'ivrogne causait du scandale dans Urcel, si bien que, devant l'hostilité de la population, Houssard, sa maîtresse et les enfants durent déménager. On entassa les quelques meubles branlants sur une charrette, et en route pour un coin plus hospitalier !

Chavignon, coquet petit village planté sur les bords de l'Aisne, à dix-neuf kilomètres de Soissons, les accueillit.

Il existait, en marge du bourg, toute une série de maisonnettes délabrées, vestiges d'une cité provisoire bâtie en 1920, pour abriter les ouvriers chargés de la reconstruction des villages dévastés. Ces bicoques tombaient en ruines. Les toits crevés laissaient passer l'eau du ciel. Les ronces s'étaient agrippées aux volets ; les liserons étreignaient de leurs spirales nerveuses les fenêtres et les portes.

C'est dans une de ces ruines qui, chaque jour s'enfonçaient un peu plus dans la boue grasse des bords de l'Île-de-France, que Houssard et la famille Chenu s'installèrent. On rafistola tout comme on put ; Mme Chenu, à l'aide de bois d'une vieille caisse, consolida les volets demi-pourris, boucha avec du papier les fentes crevées...

Et la vie poursuivit son cours.



La faim, le froid, la peur écrasaient les enfants les frères des petiots. Jamais on ne les voyait sourire ; jamais on ne les voyait s'amuser librement. Mme Chenu, peu de temps après son arrivée, demanda des secours à la mairie. On lui donna des bons de pains pour les enfants. Mais ce pain, c'était Houssard qui le mangeait. Houssard, le paresseux, l'ivrogne, dont le regard trouble jetait l'épouvante dans le cœur de Gilbert et de ses frères et sœurs.

— J'ai faim... j'ai faim, pleurait parfois l'un d'eux.

L'homme ricanait et répondait, en machant les quignons qui leur étaient destinés :

— Faites comme moi ! Débrouillez-vous !  
 Au début, la mère avait essayé de défendre les siens. Mais, sous les raclées, elle avait fini par capituler. Vaine, esclave, elle se taisait. Et, sans murmure, après avoir reçu sa ration de sévices, elle s'abandonnait à nouveau l'étreinte de la brute.

Chaque jour ramenait pour les enfants l'horrible cauchemar. L'homme mettait maintenant une joie sadique à les battre. Il avait besoin comme de son alcool quotidien, de ces claques, de ces coups de ceinture de cuir sur un frêle corps, de ces cris de douleur, aigus comme des coups de couteau, de ces sanglots qui ressemblaient à des râles.

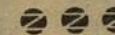
Je n'invente rien. Le petit Roger m'a montré son pauvre corps meurtri, où des plaies creusaient encore d'horribles trous suppuraux. Mme Chenu, une fois de plus, se trouva atteinte. Le terme de sa grossesse approchait. C'est alors que Joseph Houssard commença sa première crime. Crime si horrible que j'éproue quelque peine à le raconter.

Un jour que, saturée d'alcool et de fureur, la brute rentrait au logis, un motif futile — une soupe trop chaude, un léger retard — déclencha la folle colère de l'ivrogne. Il se jeta sur la femme, la renversa à terre, lui bourra les oreilles à coups de lourds souliers cloutés. Et, finalement, lui piétina le ventre. La douleur fut terrible que la future maman s'évanouit. L'homme la traîna sur le sol, la jeta sur le monde grabat où il cuvait son ivresse.

Ce jour-là, pourtant, Mme Chenu alla travailler aux champs. N'avait-elle pas à assurer le pain quotidien de ses enfants ? Les deux mains crispées sur son ventre meurtri, elle se traîna le long des chemins, roula dans la glaise épaisse en gémissant.

Des paysans qui travaillaient non loin de là accoururent. Et c'est entre deux rangées de betteraves, dont les feuilles vertes lui servaient de fraîche couche, que la femme mit au monde un enfant. Mais était-ce bien un être humain ? Ce monstre hideux à la tête déformée et saillante, glante dont les bras se terminaient par des formes lambeaux de chair ?

L'enfant, pourtant, végéta quelques semaines. Il voulait vivre, mais, déjà, avant sa naissance son père lui avait porté le coup mortel.



Mme Chenu résolut alors de se libérer de la tyrannie de Houssard. Elle alla se plaindre au maire de Chavignon, M. Lemoine. Celui-ci convoqua l'ivrogne et invita Mme Chenu à formuler à nouveau ses griefs devant celui qu'elle causait.

Il y eut un silence. Joseph Houssard fixa son regard terrible sur sa maîtresse. Berthe Chenu se mit à trembler : deux larmes coulèrent sur son visage amaigri et ridé. Enfin, elle balbutia :

— J'ai menti !... J'ai menti !...  
 M. Lemoine se fâcha, déclara qu'on se moquait de lui et renvoya la plaignante à l'homme. On peut imaginer la scène terrible.

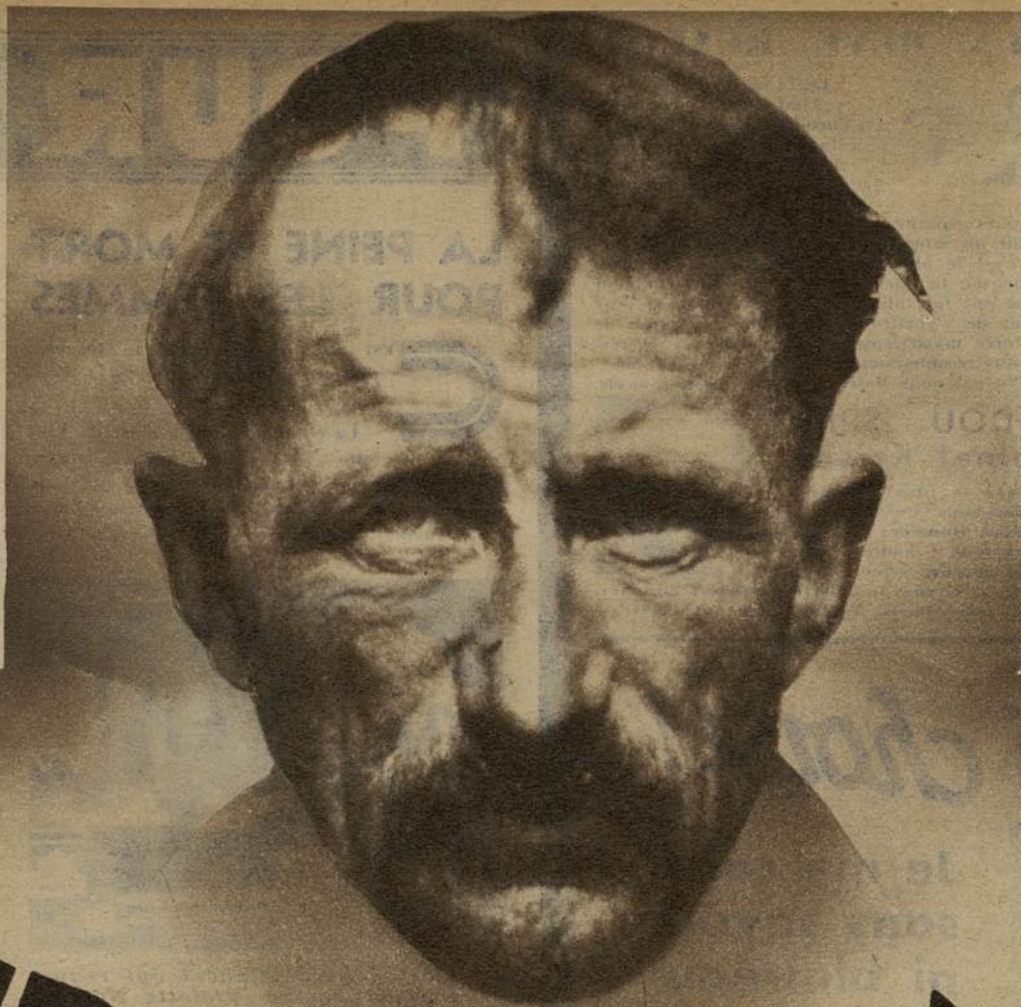




se passa ensuite dans la bicoque aux murs gris et lépreux.  
Comme, le lendemain, la pauvre mère se présentait à la mairie pour toucher les bons de pain destinés à ses enfants, le secrétaire lui répondit :  
— Nous regrettons, mais nous avons dû supprimer les secours. Nous ne voulons nous occuper que des familles intéressantes.  
Mme Chenu n'eut aucun cri de révolte devant cette injustice. Elle avait fini par prendre la résignation d'une bête de somme...



Houssard et la famille Chenu disparurent de Chavignon :  
— Ils sont partis pour Paris, dirent les voisins aux curieux qui les interrogeaient.  
Une semaine plus tard, ils étaient revenus. Mais il manquait l'un des enfants, la petite Huguette. On s'inquiéta :  
— Qu'avez-vous fait d'Huguette ?  
En pleurant, la mère répondit :  
— Elle est tombée malade à Paris. Nous l'avons conduite à l'hôpital. Elle y est morte !...  
Ce n'était pas la vérité. Je l'ai sue, moi, à qui



fabricait, tous les soirs, à longueur de veillée.  
Lorsque la vente n'avait pas été bonne, les enfants étaient battus devant la mère impuissante. Maintenant, Gilbert n'osait plus rentrer à la maison. Il errait le plus longtemps possible dans les rues. Vêtu d'habits en loques, le plus souvent les pieds nus, on le voyait, assis au bord du chemin, son lourd fardeau posé près de lui. Il restait longtemps, les yeux vagues...

Les gens le regardaient avec indifférence. Ils ne savaient pas que le petit serait battu tout à l'heure et que son parâtre ne cesserait de le frapper que lorsqu'il resterait étendu, immobile, à terre, tel un cadavre. Ou, s'ils le savaient, ils ne s'inquiétaient pas et s'enfermaient dans leur tiède égoïsme.

Déjà, derrière ce petit front têtu, tournoyait le vol des pensées de mort.  
— Je me suiciderai, avait-il dit un jour à sa mère.

A son frère Roger, il avait fait la même confidence.

— J'en peux plus... j'en peux plus. Il vaut mieux mourir. Après, Roger, tu feras comme moi. C'est forcé...

Un matin, avant de partir pour vendre ses balais, il embrassa sa mère...

— Plus fort que d'habitude, pleure-t-elle en

# TUEUR D'ENFANTS

**Gilbert Chenu, l'aîné des enfants, les des mauvais traitements infligés par l'amant de sa mère, alla se noyer dans l'Aisne.**

**Joseph Houssard qui terrorisait Berthe Chenu et martyrisait ses six enfants doit être très sévèrement châtié.**

la mère, délivrée de son bourreau, a raconté les événements tels qu'ils se sont passés.

Battant, un soir, la fillette, l'ivrogne lui asséna un tel coup de poing sur la tête qu'elle tomba assommée. Durant la nuit, la fièvre se déclara. Pour la première fois, l'homme comprit qu'il avait frappé trop fort. Il prit peur :

— Partons pour Paris, ne cessait-il de répéter. Partons pour Paris. Je trouverai du travail. La mère essaya de résister à cette lubie soumise et saine. Qu'irait-on faire sur le pavé parisien, sans abri, sans emploi ! Mais, bientôt, devant la colère grandissante de Houssard, elle céda. Elle sembla enrouler Huguette dans une couverture.

A Paris, l'état de la fillette empira. On la confia à l'hôpital des Enfants-Malades, où elle mourut.

Mme Chenu n'a rien osé dire jusqu'à ce jour.  
— Je n'ai jamais confié ce secret à personne, m'a-t-elle avoué. Vous êtes le premier à qui j'en fais part. Huguette est morte, parce que Joseph l'avait frappée trop fort. Dieu sait si j'ai pu pleurer, depuis qu'elle n'est plus ! Mais je devais me taire, toujours me taire. Il m'aurait tuée. Et mes enfants, que seraient-ils devenus ?...



Ce fut l'aîné, Gilbert, qui devint alors le souffre-douleur de la brute. Pour pouvoir joindre les deux bouts, Gilbert s'en allait vendre, à travers les villages, les balais de bruyère que sa mère

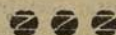


se ressouvenant de ce baiser d'adieu. J'aurais dû m'en douter.

Il regarda en souriant ses frères et sœurs, avec cet air humble, ce regard humide, cette moue triste qui lui étaient familiers. Puis il partit sans se retourner.

Le jour se passa, puis vint la nuit. L'enfant ne rentra pas. Roger se souvint des paroles de Gilbert. Il comprit qu'il était mort. La femme n'osa rien dire, mais une larme coula le long de sa joue.

Et, cependant, Joseph Houssard dormait de son sommeil de bête, abruti d'alcool.



On a tué trois enfants après les avoir martyrisés. Ceux qui auraient pu intervenir pour éviter à trois innocents ce long supplice ne l'ont pas fait : ils se sont retranchés derrière leur médiocre tranquillité bourgeoise. Ceux qui, maintenant, devraient venger leur mort, vous disent d'un air sceptique :

— Croyez-vous vraiment que tout cela en vaille la peine ?

Ils disent cela parce qu'ils ne savent pas. DÉTECTIVE leur ouvre aujourd'hui les yeux et leur demande de faire leur devoir.

Luc DORNAIN.

Reportage photographique « DÉTECTIVE »  
Marcel CARRIÈRE



**POUR GRANDIR**  
de 10 à 20 cent. quels que soient l'âge et le sexe. — Le Procédé TALLMAN est envoyé gratis, sous pli fermé, discret, contre 1 timbre. — Ec. : Rénovation Esthétique, Sua J III, Rue de Flandre, Paris.

## DIABÉTIQUES

Chassez votre sucre sans vous astreindre à jeûner inutilement. Donnez votre nom et votre adresse à : M. Ph. Hergert, 32, Rue de la Bourse, Départ 540 - STRASBOURG.

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

## DOUX REVE REALISE



Le 19 septembre 1934. — « C'est grâce à votre influence que j'ai réussi le plus beau rêve de ma vie, grâce au Talisman, mon union eut lieu, malgré tous les obstacles, les difficultés de mes parents, et ceux de mon épouse. C'est vraiment un miracle qui s'est produit et aujourd'hui, c'est le plus beau ménage qui existe avec non épouse ; la joie et le bonheur combient mon foyer et ont fait place à tous les ennuis qui ne cessaient de s'abattre sur moi. La puissance de votre force mystérieuse est incroyable et le restera votre reconnaissant toute ma vie. — J. Médioni. Vu par nous Maire, pour la légalisation, etc.

## HINDOU SPIRITE Cabinet Krisnath

Consultez la plus grande célébrité hindoue. Prédiction merveilleuses. Remède aux ennuis. Réussit tout : amour, mariage, chance, retour, affection, affaires, etc., 14, rue de Tilsitt (entrées gauche), métro Etoile, Paris, Téléph. : Carnot 19-61.

# POUR TOUS

## LA PEINE DE MORT POUR LES FEMMES

**C'**EST un sujet d'enquête : Etes-vous partisan de l'exécution des femmes ?

La condamnation à mort de Violette Nozière pose à nouveau le problème. Il y a quelques années, on s'en était préoccupé sérieusement, plus sérieusement même, pouvons-nous l'affirmer, qu'à l'occasion du

compagnes par un exemple salubre. Mais, depuis longtemps, on n'exécute plus les femmes. Il semble bien que l'usage ait désormais force de loi.

Et c'est à ce propos que nous voulons soumettre quelques réflexions.

Dans son réquisitoire contre Violette Nozière, l'avocat général Gaudel a réclamé vigoureusement la peine capitale ; l'ayant réclamée, il ajouta que le verdict n'aurait qu'une portée théorique, puisqu'il ne serait pas appliqué.

Cela ne nous satisfait pas.

Laissons de côté le cas de Violette Nozière : nous n'avons pas à nous instaurer juges d'appel du jury parisien.

Mais que penser d'une peine, requise par le ministère public, et dont on sait par avance qu'elle ne sera pas exécutée ? La peine n'a de valeur — et de sens — que dans la mesure où elle est. Le mal, dans la justice, provient de ce que, trop souvent, la sentence est illusoire. La justice idéale exige avant tout une action effective.

Dès lors que par l'usage, pour des raisons sans doute valables, le châtement suprême est évité aux femmes, il vaudrait beaucoup mieux modifier la loi et consacrer par un texte formel une situation de fait.

Pourquoi réclamer la peine de mort, si l'on est certain qu'elle sera commuée en réclusion perpétuelle ?

La peine de mort ne doit pas être considérée comme un épouvantail qui ne tromperait plus les oiseaux sinistres. Elle ne se conçoit que comme une arme de défense sociale destinée à impressionner les malfaiteurs et elle a, si l'on peut dire, une « vertu » préventive. La publicité qui l'accompagne n'a pas d'autre but ; sinon, elle s'exécute, loin de la foule, dans la cour d'une prison.

C'est une thèse que nous avons ici-même souvent exposée : quand la loi ne s'applique plus, elle doit être réformée ; un texte tombé en désuétude est comme la branche morte qu'il faut couper pour sauver l'arbre.



L'avocat général Gaudel qui requiert sévèrement contre Violette Nozière

verdict qui vient de condamner la monstrueuse enfant. Coup sur coup, à quelques jours d'intervalle, on avait jugé Josepha Kures, une Serbe qui, pour faire disparaître une petite fille, témoin gênant de son vol, l'avait assassinée au bois de Boulogne, et deux horribles mégères ; l'une, pour se venger d'une voisine, avait enfoncé dans la gorge de son bébé une éponge ; l'autre, de dix-sept coups de couteau, avait lardé son beau-fils.

Trois décrets de grâce sauvèrent de l'échafaud les misérables.

Cependant, jamais l'occasion n'avait paru plus propice d'interrompre, après cinquante ans, la clémence traditionnelle.

Il devient, en effet, urgent d'endiguer cette recrudescence actuelle de criminalité chez nos



*J'ai choisi!*  
Je me rase sans savon ni blaireau et n'emploie que la

# RAZVITE

incontestablement supérieure à tout

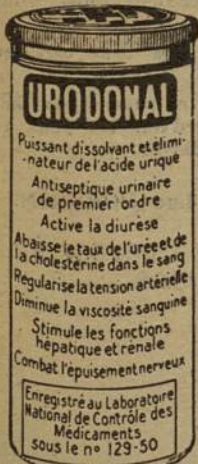
**BON GRATUIT** pour recevoir un tube qui vous convaincra. Veuillez adresser un **TUBE D'ESSAI n° 30** à M. \_\_\_\_\_

Voyante, cartom., graphol., Magie, form. élèv. ARYANE, 12, r. Cadet (M<sup>o</sup> Cadet), t. j. 11-8 h. et par corr.

### MARNETT L'ÉPILOR

Épilation par la cire végétale. La seule détruisant progressivement et définitivement poils et duvets. Aucune odeur, résultat certain. Excellente pédicure, manucure, masseuse. A Paris, 9, faubourg Saint-Honoré. Anjou : 59-15.

**POUR 10 frs**



vous pouvez faire une cure d'Urodonal qui prévient, combat et guérit rhumatismes, goutte, névralgies, obésité. C'est l'anti-urique le plus économique.

Toutes pharmacies ou Es<sup>t</sup> Chatelain, 2, Rue de Valenciennes, Paris. Renseignements gratuits.

# URODONAL

PRODUIT FRANÇAIS employé dans le monde entier

**BON N° 97** à nous retourner pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Docteur Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter".

**O. ROYNAM**

ne cache rien  
ESSAI. — Envoyer un spécimen de votre écriture avec 2 fr. 50, service 356, 35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>.

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal s'adresser à : **NÉO-PUBLICITE**, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>)  
Tél. : LIT. 32-11

## ÉCOULEMENTS

**BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE** guéris radicalement et rapidement par

# PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire, évite toutes complications, supprime la douleur. (Communication à l'Académie de Médecine)  
**CHATELAIN**, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm<sup>as</sup>.  
La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36.20

VOUS AUREZ TOUTE SATISFACTION en passant vos commandes à la

## BOUCHERIE CORTEAU

36, rue du Poteau, Montmartre 03-36  
Livraison dans tout Paris  
Fermée de 13 à 15 h.

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)  
Brochure gratuite sur demande  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.  
**INST. BIOLOGIQUE**, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17<sup>e</sup>.

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.  
**Remède WOODS**, 10, Archer Street (219 TAG), Londres W 1

### M. Émile

Au procès de Violette Nozière, il fut question — naturellement — de... M. Émile. Le brigadier Grippois raconta drôlement les innombrables enquêtes qui furent en vain menées pour découvrir le riche protecteur : un mythe.

Mais, au Palais, quelques jeunes confrères de M<sup>o</sup> de Vésinne-Larue, parlant du jeune avocat, s'esclaffaient : « Lui, du moins, il l'a trouvé, M. Émile ».

Allusion au bâtonnier Émile de Saint-Auban, qui, en le commentant d'office, lui avait donné la belle affaire.

\*\*\*

### Trop bon cœur

A la 12<sup>e</sup> Chambre correctionnelle. Un couple est poursuivi pour outrage public à la pudeur. La « chose » s'est passée le 23 septembre dernier, à 7 heures du soir, boulevard Jourdan, près d'une baraque. Le président morigène l'inculpé :

— Vous êtes un dégoûtant ; vous n'avez même pas l'excuse de la misère ; vous auriez pu louer une chambre !...

— Que voulez-vous, mon président, c'a été comme qui dirait une explosion ! J'ai trop bon cœur... (sic).

\*\*\*

### L'homme traqué

L'ex-général Bardi de Fourtou, qui associa pour son malheur sa fortune à celle de Stavisky en administrant une dizaine de sociétés fondées par l'escroc, vient souvent au Palais, tant pour comparaître en correctionnelle que pour être interrogé par des juges d'instruction.

L'autre jour, ayant à répondre devant la 11<sup>e</sup> Chambre du délit de trafic d'influence, il quitta l'audience, avec son pardessus râpé, l'air épuisé ; il était seul.

Il s'éloigna dans l'ombre, rasant les murs, comme un homme traqué.

### Le gangster nationaliste

Joseph Torre, qui était sans doute le chef de la bande Mariani, a pris la fuite. La semaine dernière, on annonçait son arrestation dans un dancing d'Orléans, mais cette nouvelle fut aussitôt démentie.

Torre était bien venu à Orléans, mais c'était au milieu de septembre. Il assista aux obsèques du général Heuseh et, dans la basilique Sainte-Croix, donna les marques de la plus vive piété.

L'an dernier, en association avec Rossi, Torre lança dans la rue Lécluse, près de la place Clichy, une boîte de nuit, *Les Cent Jours*. Audessus du bar américain, une immense fresque représentait « le petit caporal » passant en revue sa vieille garde.

— Le régime est pourri ! proclamait Joseph Torre. Pour sauver la France, il faudrait un homme comme celui-là !

Mais au bout d'un peu plus de trois mois, l'affaire était en déconfiture et se terminait par un Waterloo financier. L'enseigne avait tenu toutes ses promesses.

\*\*\*

### Idylles

Paul Mariani et Paul Laborie ne dédaignaient pas de demander une partie de leur subsistance au moins pur des trafics : celui des femmes. Ils escomptaient l'amour, comme d'autres des effets bancaires.

Cela faisait dire à un juge d'instruction du Parquet de la Seine, homme d'esprit à ses heures :

— Les idylles de ces messieurs étaient vraiment touchantes !

\*\*\*

### Un champion

Un concours de chiens policiers vient d'avoir lieu à Paris.

Ce fut « Harry », magnifique spécimen d'alsacien, qui remporta de haute lutte ce championnat « sportif » particulièrement utile.



Mariani ne dédaignait pas de vivre des femmes.



« Harry » le champion des chiens policiers.



L'ex-général Bardi de Fourtou, homme traqué.



# LA DEMI-VIERGE PARTOUT



De nombreuses agences matrimoniales n'ont pour but que d'extirper quelques billets de mille à leurs naïfs clients.

**T**rès délicat à juger — et d'une espèce rare — ce procès qui doit être plaidé prochainement devant la 4<sup>e</sup> Chambre du tribunal civil de la Seine. Il oppose la directrice d'une agence matrimoniale et un de ses anciens clients.

Par les soins de cette honorable entremetteuse, M. C..., vérificateur en retraite des poids et mesures, avait été mis en rapport avec « une jeune fille, blonde, distinguée, très sérieuse et qui, sans être jolie, a du charme et de très beaux yeux ».

Tel était le texte même de la fiche qui concernait la candidate au mariage. Certes, le vérificateur honorifique, que son ancienne profession devait habituer à déceler les faux poids et les mesures truquées, était sans excuse de n'avoir pas poussé plus avant ses recherches. Aveuglément, il avait fait confiance à la dame, à son officine dont la réputation était honorable.

Pour ce qui est du « charme », et surtout des « beaux yeux », on sait ce que cela veut dire. Mais ce qui avait retenu le vérificateur, c'était l'énoncé des qualités morales. Imprudent, peut-être, ce barbon, de vouloir s'unir à une « jeune fille » ; mais il tenait à bâtir avec du neuf et le mariage fut célébré.

La fonction propre d'une directrice d'agence matrimoniale est, comme chacun sait, de toucher une commission. Le taux en est variable ; il est soumis à l'appréciation réciproque des intéressés. Les conventions font la loi des parties, dit le vieil adage.

M. C... signa un bon de cinq mille francs, payable dans le mois de la célébration du mariage.

Trente jours passèrent : la lune de miel avait épuisé tous ses quartiers et la directrice n'était pas payée.

Une lettre courtoise fut le premier rappel de la dette. La lettre resta sans réponse ; un second message, recommandé cette fois, précisa les droits de la directrice ; l'ex-vérificateur des poids et mesures n'était pas pressé de répondre ; une sommation, par huissier, n'eut pas plus de succès ; alors le procès devint nécessaire.

Par conclusions, M. C... fit connaître son point de vue ; il refusait de payer un centime à la dame ; il avait été dupé, disait-il : la « jeune fille » qu'il avait épousé était bien blonde,

voire, à la rigueur, distinguée, mais ce n'était pas une... jeune fille. Avant de se glisser dans la couche nuptiale aux côtés du vérificateur, elle avait déjà connu l'amour ; et ceci était d'une extrême importance... pour la suite des conventions ; le contrat faussé, le débiteur ne reconnaissait plus sa dette.

D'autant que cette pénible constatation ne se limitait pas au passé : la vierge frauduleuse avait conservé son amant ; le mariage était en voie de rupture ; un divorce s'annonçait à l'horizon.

M. C... forma une demande reconventionnelle en dix mille francs de dommages-intérêts ; il estimait au double le préjudice qu'il avait subi, sa triste mésaventure étant deux fois plus pénible que le manque à gagner de la dame.

Il va falloir trancher ce différend. Jugement de principe, qu'on attend avec curiosité.

La directrice soutiendra-t-elle qu'il ne faut pas prendre les mots à la lettre et que, d'après les usages contemporains, il n'est point rare, même dans le meilleur monde, qu'une « jeune fille » ait un amant, sinon plusieurs ? L'état de « jeune fille » implique-t-il, comme condition essentielle, la virginité ?

La question sera posée dans le prétoire et le dictionnaire invoqué ; les usages aussi, comme en matière commerciale, et les mœurs de l'époque.

Il n'en restera pas moins, à la charge de la directrice — ce problème de mots non croisés étant au préalable résolu — d'avoir mentionné, imprudemment, les qualités de sérieux que la fiancée ne méritait pas. Dira-t-elle, pour se défendre, qu'elle aussi fut trompée par les apparences, que la jeune fille, par les témoignages reçus, les renseignements donnés sur sa famille, offrait toutes les garanties ? L'argument ne semble pas décisif, car il souligne trop la médiocrité du contrôle.

Pour le client mécontent, M<sup>e</sup> Maurice Darras, juriste subtil, prononcera contre les entremetteuses patentées en général, et plus spécialement contre son adversaire, un réquisitoire ; quant à l'intéressée, elle a choisi, pour soutenir sa demande, une des plus jolies avocates du barreau de Paris.

Jean MORIÈRES.

**Trop confiant, le prétendant croyait qu'une femme aussi charmante devait posséder les qualités morales exigées.**



## VOILA CENT ANS

Les bagnards, maîtres de la police

Vidocq, ancien bagnard et chef de la Sûreté, vécut toute sa vie sous la terreur d'un de ses anciens compagnons de chaîne au bagne de Brest : Marie-Barthélemy Lacour, dit Coco-Lacour. Démis de ses fonctions officielles, le 15 novembre 1832, Vidocq avait fondé, en octobre 1833, au numéro 12 de la rue Cloche-Percée, une agence de police privée — la première du genre — sous l'appellation de Bureau de renseignements dans l'intérêt du Commerce.

Un an plus tard, en octobre 1834, vis-à-vis de l'officine de Vidocq, s'ouvrit une nouvelle agence. L'enseigne tapageuse qu'elle arbora fit dresser les cheveux sur la tête de Vidocq. On pouvait, en effet, lire sur un large panneau : Bureau de recherches pour les particuliers. Dirigé par le plus habile des policiers, Coco-Lacour, successeur de Vidocq à la tête de la Brigade de Sûreté.

Qui était ce Coco-Lacour, aujourd'hui oublié ? En 1810, le baron Pasquier, préfet de police, converti à l'idée que, pour découvrir les voleurs, il faut, soi-même, avoir été voleur, chargea le forçat Vidocq, qui attendait à Bicêtre avec d'autres galériens le départ de la chaîne, de former la première Brigade de Sûreté. Rendu à la liberté, Vidocq se composa une escouade d'une vingtaine d'agents pris, les uns parmi ses compagnons de chaîne, voleurs ou assassins, tel Coco-Lacour ; les autres, parmi des escarpes de faubourg.

Coco-Lacour, dont l'ascendant était grand sur Vidocq, s'était fait nommer secrétaire de la Brigade de Sûreté et c'était lui qui était chargé, chaque matin, d'aller rendre compte au préfet des hauts faits de la Brigade, la bande à Vidocq comme on l'appelait alors. De 1821 à 1828, le préfet de police fut un homme peu énergique, Guy Delavau, qui se laissa bernier et manœuvrer à plaisir par Coco-Lacour. Ce dernier, sous une apparence intègre et laborieuse, se recommandant de tout un passé d'honneur, finit par persuader Delavau qu'il devenait impossible de maintenir plus longtemps à son poste l'ancien bagnard Vidocq qui, abusant de son titre, rançonnait impunément la capitale.

La perfidie de Coco-Lacour fut couronnée d'un plein succès. Au début de 1827, Delavau destitua Vidocq, sans motifs, et nomma, à sa place, Coco-Lacour. Ce ne fut qu'en 1831 que Vidocq eut la révélation de la duplicité de son ancien compagnon de chiourme. Il envoya aussitôt lettres sur lettres au nouveau préfet, M. Gisquet, lui dépeignant Coco-Lacour sous son véritable aspect : voleur, escarpe, maquereau, escroc, assassin, condamné dès l'âge de onze ans, le 9 ventôse an IX. Devant l'accumulation des preuves, Gisquet opéra un revirement exactement contraire à celui de son prédécesseur Delavau : il fit incarcérer Coco-



L'ex-bagnard Coco-Lacour réussit à gagner la confiance du Préfet de police

Lacour et renomma Vidocq chef de la Sûreté.

Mais Vidocq ne devait pas demeurer longtemps rue de Jérusalem, siège de la Sûreté à l'époque. Du fond de sa prison, Coco-Lacour faisait agir ses amis et, le 15 novembre 1832, il attirait son ancien compagnon dans un traquenard où celui-ci, une nouvelle fois, perdit sa place. Tous deux se retrouvèrent rue Cloche-Percée, en 1834, à la fois ennemis et concurrents.

L'abondance de l'actualité nous oblige encore, à notre grand regret, à renvoyer à la semaine prochaine la suite du saisissant reportage du docteur Henri DROUIN :

MON FRÈRE L'ASSASSIN

### Cœurs sensibles

Une vive polémique divise l'opinion publique en Angleterre au sujet des femmes-jurés qui siègent depuis quinze ans dans les tribunaux britanniques. Au cours d'une session judiciaire dans le Derbyshire, le président Sir John Raikes se montra fort irrité par la démarche faite par deux femmes-jurés en faveur du condamné, un récidiviste bien connu.

— Cette sensiblerie, s'écria le juge austère, me donne le haut-le-cœur !... Les femmes n'ont pas le sens de la vraie justice ; elles ne sont mues que par des impulsions !...

Et il évoqua le cas de plusieurs femmes-jurés, qui éclatèrent en sanglots ou furent frappées de crise d'hystérie à la suite d'une condamnation à mort.

Il est curieux que feu le président Mc Cardie qui, au cours de procès en divorce retentissants, témoigna d'une extrême indulgence pour le sexe faible, ne tolérât pas les femmes-jurés.

Les partisans du féminisme objectent qu'un cœur sensible n'est pas de trop au sein d'un jury, et que la loi tempérée de miséricorde est un meilleur instrument de justice que les froids raisonnements de l'homme.

Et le jury parisien aurait-il condamné à mort Violette Nozière s'il avait eu des femmes dans son sein ?

\*\*\*

### La Terreur raciste

Les turbulents montagnards grecs du district de Janina donnent pas mal de fil à retordre aux autorités locales.

On leur attribue le meurtre de cinq membres de la délégation chargée de délimiter la frontière gréco-albanaise.

Redoutant des complications entre l'Italie et la Grèce, le gouvernement albanais a soumis cette question épineuse à la Société des Nations.

### Conserves truquées

On signalait récemment la fuite audacieuse de deux détenus de la prison de Richmond, en Amérique, condamnés à la chaise électrique. Les circonstances de cette évasion paraissaient d'autant plus inexplicables que les deux condamnés, transférés dans une cellule voisine de la chambre d'exécution, avaient été strictement isolés et privés de visites. Seule, la mère de l'un d'eux, Mrs Elizabeth Mais, avait été autorisée à prendre congé de son fils.

Lorsque les deux hommes forcèrent la porte de leur cellule et prirent la fuite après avoir abattu leur gardien à coups de revolver, la police ne songea pas à porter ses soupçons sur Mrs Mais, femme aux cheveux gris, à l'air modeste et tranquille.

Et ce fut à la stupéfaction générale que l'instruction finit par découvrir que « Maman Mais » avait fait parvenir à son fils un véritable arsenal..., dissimulé dans une boîte de conserve de poulet à la gelée.

\*\*\*

### L'archevêque assassiné

L'archevêque Joann, chef de l'Eglise orthodoxe de Lettonie, à Riga, donnait, depuis quelques mois, des signes de dépression nerveuse. En proie à de véritables crises de panique, il répétait sans cesse qu'il allait être assassiné.

L'archevêque ne célébrait plus l'office divin et s'abstenait de la communion, par peur d'être empoisonné...

Une nuit, les voisins du prélat s'aperçurent que sa maison flambait. Les pompiers, appelés d'urgence, enfoncèrent la porte et découvrirent le cadavre de Mgr Joann à moitié consumé par les flammes.

L'enquête prouva que les assassins avaient poignardé l'archevêque avant de mettre le feu à sa demeure.



Des femmes siègent dans les jurys d'Angleterre



Les montagnards grecs s'agitent à Janina.



Mrs Mais avait aidé son fils à s'évader.

## MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ publie cette semaine :

des romans et des reportages de  
**SACHA GUITRY** **André MAUROIS**  
**COLETTE** **Joseph KESSEL**

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.

Abonnements (France et Colonies)  
Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS  
3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

DIRECTEUR : **MARIUS LARIQUE**

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES ..... 1 an 6 mois  
65. » 35. »  
ÉTRANGER TARIF (A) ..... 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B) ..... 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective".





C'est au cours d'une soirée de plaisir que la blonde et mystérieuse Polonoise, Lily Aptka (ci-contre, à gauche), fit la connaissance de Pierre Mariani (assis, à gauche), et de sa bande.

PLICITÉS le tandem Ucciani-Mariani pouvait avoir entretenues dans le personnel de la 2<sup>e</sup> Brigade mobile, a fait preuve, envers moi, d'une rare franchise.

— Ceux dont je vais prononcer le nom, m'a-t-il dit, ne sauraient apporter aucun démenti à mes paroles. Si l'un deux vous cherchait noise, vous n'aurez qu'à révéler votre source. Il y a trop longtemps que je me tais. Oui, il est exact que Mariani et son protecteur étaient entourés, parmi nous, par d'autres canailles ; quelques-uns de nos jeunes collègues se sont aussi laissés gagner par le mauvais exemple. Si les premiers méritent une révocation immédiate, les seconds doivent être déplacés. L'ordre et la tranquillité ne reviendront qu'à ce prix à la Brigade de Lille. Vous avez déjà prononcé quelques-uns de ces noms.

— L'inspecteur principal Diependaële ?  
— Oui. Celui-là d'abord. Savez-vous où les books lillois opèrent en toute quiétude ? Au Café de la Victoire, près de la gare. Cet établissement est tenu par une dame Philomène, dite *Philo*, l'amie de l'inspecteur principal.

« Emile Diependaële, entré chez nous le 11 octobre 1919, a toujours tenu, dans quelque coin de Lille, des estaminets où les books pouvaient opérer en paix. Naturellement, Mariani pactisa aussitôt avec Diependaële et, comme ce dernier entraînait chez lui, où il les enivrait, tous les jeunes inspecteurs provisoires qu'il avait sous ses ordres en gare de Lille, le café de la belle *Philo* fut, jusqu'à ces dernières semaines, le lieu de perdition de tous les inspecteurs débutants. Ils acquéraient là de telles habitudes de débauche que, nommés à un autre poste, ils ne tardaient pas à être révoqués. En 1931, il y eut même chez Diependaële, à la fin d'une nuit de beuverie, une bataille rangée entre plusieurs inspecteurs. Mariani en était et on releva deux blessés. Ucciani étouffa le scandale. Au début de l'année, l'inspecteur provisoire Roland Leclahard fit une grave chute de motocyclette, une nuit, en compagnie de Diependaële. Or, à cette heure-là, l'un et l'autre avaient à assurer, en gare, une importante surveillance. Mieux, du temps d'Ucciani, les débutants qui refusaient de dépenser leur solde au comptoir de la belle *Philo* étaient en butte à toutes sortes de tracasseries de la part de leur chef. Si les inspecteurs Cocher, Caramiaux et Laffite, les plus récemment nommés à Lille, acceptèrent benoîtement de prendre pension au Café de la Victoire, les inspecteurs Perrin et Marteaux furent, pour avoir refusé, et jusqu'au départ d'Ucciani, tenus à l'écart et mal notés. C'étaient pourtant deux gaillards honnêtes et courageux !

# POLICE...

Lille (de notre envoyé spécial).

**L**A semaine dernière, j'ai exécuté, dans *Défective*, un sinistre gredin, le commissaire Louis Deshayé de Bonneval, et quelques autres. J'avais réservé, pour le présent article, d'autres scandales ignorés, en particulier celui de Somain (Nord), petite cité industrielle située à quatre lieues de Douai. Somain était rançonnée par un aventurier de sac et de corde, le commissaire-tabou Paul Destrées, entré en fonctions en 1932.

Alerté de mon passage à Somain, le conseil de discipline de la Sûreté Nationale, devant de huit jours mes révélations, a révoqué, le mercredi 17 octobre — sans aucune publicité, bien entendu — le commissaire-stagiaire Paul Destrées. Mais, tout comme Deshayé de Bonneval, dont la révocation, tout aussi secrète, daterait de près de six mois, le commissaire-tabou Paul Destrées doit être, sans plus attendre, déferé devant la Justice. Qu'a-t-il commis ?

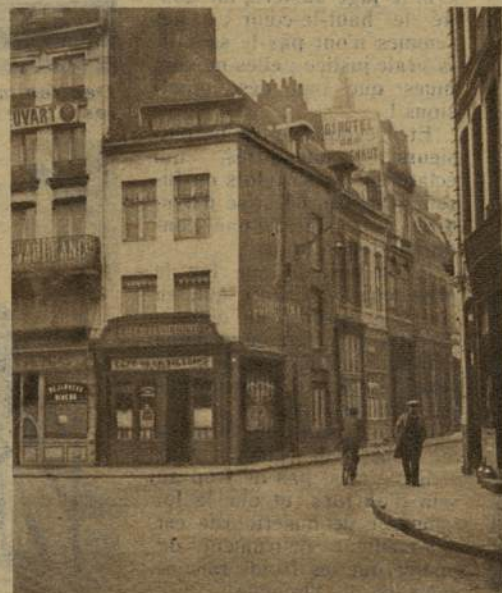
Une impressionnante série de forfaits. Démuni d'espèces sonnantes, dès son arrivée à Somain, il décida, pour combler le vide de son budget, de monnayer sa signature et de tarifier ses interventions. Un certificat de bonnes vie et mœurs, selon les têtes, se payait de 10 à 50 francs. Une vacation contre un débiteur récalcitrant coûtait dans les 200 francs. Une intervention de complaisance valait au moins le double. Un constat d'adultère atteignait 1.000 francs et plus. Et ainsi de suite...

Rançonnés avec tant d'impudence, les habitants de Somain ne déposaient-ils pas, au Parquet de Douai, plainte sur plainte ? Ils eussent, en ce cas, agi avec autant d'imprudence que d'inutilité. Paul Destrées était un commissaire-tabou. Grâce à d'influents protections ? Oui. Politiques ? Oui encore. Ce policier-gangster était devenu, depuis plus d'un an, le gérant des immenses propriétés du maire du pays. Et celui-ci, réélu conseiller général aux élections du début de ce mois, couvrait systématiquement son fidèle employé, le commissaire Paul Destrées. Voilà donc, grâce à nous, cet aventurier hors d'état de nuire. Il reste maintenant au Parquet de Douai à le traduire en Cour d'assises. Si les décisions implacables que les magistrats du Nord appliquent aux délinquants obscurs étaient, une

bonne fois, appliquées aux policiers véreux, nous pourrions voir, aux prochaines assises de Douai, dans le box des prévenus, une jolie brochette d'inspecteurs et de commissaires félons !

Mais, aussi loin que nous remontons dans les annales de la Cour d'assises de Douai, nous ne trouvons qu'un policier traduit devant le jury : le commissaire Georges Colsenet, arrêté à Watreloos, en 1931. Et arrêté par qui ? Par le félon Ucciani ! Mais vous comprendrez tout quand vous saurez que le commissaire Colsenet trafiquait des drogues et des femmes, taxait les maisons closes de la région et percevait des droits exorbitants sur les books et les « coqueux » des environs de Lille ! Colsenet enlevait ainsi à Mariani une partie de ses rapines. Toujours dévoué aux ordres de Mariani, le père Ucciani, devenu intègre pour la circonstance, jeta en prison le concurrent gênant. Les jurés acquittèrent Colsenet. Sans doute estimèrent-ils qu'il ne saurait y avoir deux poids et deux mesures, et que les principaux coupables étaient absents !...

Revenons maintenant, pour les divulguer sans en taire une seule, aux complicités di-



Dans ce café, tenu par la belle « Philo », plusieurs inspecteurs se battirent, un soir, à coups de couteau.



Un décès brutal empêcha seul le chef Ucciani d'avoir à répondre de ses forfaits.



Un document sensationnel : Paul Mariani prétend n'avoir jamais rencontré Bonny. Les voici ensemble (marqués d'une croix), au cours de l'enquête Wilson.

rectes que Paul Mariani a trouvées parmi ses collègues et ses supérieurs hiérarchiques, tant à Lille qu'à Paris. Il est désormais établi sans conteste que, outre les rapports accablants contre Mariani, émanant des autorités civiles et militaires d'Ajaccio et du commissaire Tomasi, chef de l'expédition de 1932-33 contre les bandits corses, Paul Mariani motiva, de la part de plusieurs particuliers et policiers lillois, durant les neuf années que durèrent ses exactions, d'autres rapports officiels dénonçant ses agissements au Contrôle des Recherches, à Paris. Quelles suites furent données à ces dénonciations multiples et concordantes ?

Deux ou trois enquêtes furent prescrites et confiées au commissaire divisionnaire François Rocca-Serra, un compatriote et ami d'Ucciani, chez lequel il prit ses repas et coucha tout le temps que durèrent, à Lille, ses enquêtes administratives. Quand les victimes du policier-gangster, lassés d'attendre des sanctions, venaient, en personne, se plaindre rue des Saus-saies, les divers chefs de service se renvoyaient le récalcitrant, promettaient, conciliaient, mais n'agissaient pas. L'affaire Bouillers, mari bafoué et escroqué par Mariani, renvoyé du bureau du commissaire Hennet à celui du contrôleur général Louis Ducloux, de celui du contrôleur Ducloux à celui du directeur de la Sûreté, M. Thomé — trois noms déjà mêlés au scandale Stavisky — démontre surabondamment que Paul Mariani, officiellement compromis, en 1931, dans une affaire de stupéfiants instruite par le juge Gloriant, officiellement dénoncé comme trafiquant de son influence et comme escroc par une note du 16 mars 1932, signée de M. Langeron, alors préfet de Lille, a bénéficié de hautes protections tant au ministère de l'Intérieur, à Paris, que dans la magistrature lilloise. Tous ces faits, avec des dates et des noms, sont rigoureusement établis par les rapports des collaborateurs de M. Fressard, les commissaires Biget et Deruelles, les inspecteurs principaux Coussemaker et Gérard Lefebvre, les inspecteurs Mauger, Marteaux et Perrin qui, tous, eurent à supporter, durant neuf ans, sans que jamais leurs plaintes aient reçu la moindre suite, les vexations de la mafia de policiers-marrons avec lesquels ils durent, bien malgré eux, collaborer.

Une mafia de policiers marrons ? L'un des sept policiers que je viens de citer, celui-là même qui fut chargé de découvrir quelles com-

« Diependaële a même eu ses « tueurs », tel cet inspecteur ancien boxeur, Vincent Hamel, qui attaqua au revolver et au poing, en pleine rue et en compagnie de Mariani, le chauffeur Derensy. Hamel, en dépit des efforts d'Ucciani, fut envoyé en disgrâce à Longwy. Mariani, lui, resta en place. Il avait cet avantage sur Hamel d'être protégé non seulement à Lille, mais encore à Paris. Le Café de la Victoire n'a pas, cependant, le monopole des « moblots » tarés ; nous coudoyons aujourd'hui encore, au siège de la 2<sup>e</sup> Brigade, rue Brûle-Maison, certains collègues contre lesquels des sanctions devraient être prises. L'inspecteur principal L..., entre autres histoires, fut le héros d'une aventure qui faillit lui coûter la vie, dans une « maison » de Sallaumines. Blessé au pied, il prétendit l'avoir été en service. L'inspecteur principal Dorise, grand ami de Diependaële et chef de la Brigade, qui fut, malgré lui peut-être, mêlé aux louches trafics de Mariani. Mais où se rendait-il, seul et sans ordre, lorsqu'il causa, avec la voiture de la Brigade, un grave accident à un particulier ? Et n'est-ce pas pour avoir eu des histoires de femmes avec Ucciani, que l'inspecteur Jean Stébach a pu, impunément, voir tant de créanciers le talonner au siège même de la Brigade ? Le chirurgien Debort aurait même porté plainte contre lui. »

— Et hors de la Mobile lilloise, Mariani pouvait-il compter sur d'efficaces complicités ?  
— Bien sûr ! Toutes les brebis galeuses de la police — et cela me console un peu d'en voir tant chez nous — ne se sont pas donné rendez-vous rue Brûle-Maison. Paul Mariani avait quelques bons amis à la Sûreté de Lille. Diependaële a même, dans la ville, un rival en la personne du commissaire Merten, dont la femme tient un cabaret rue du Priez, également près de la gare... Dans la région du Nord, la bande Mariani n'avait pas seulement pour complices des indicateurs et des souteneurs, tels Ottovianki, Borzo, Fernandez, Taddei et autres. A Dunkerque, elle disposait de l'inspecteur Albert Benoist, fils du fameux divisionnaire André Benoist compromis dans le scandale Oustric. Albert Benoist permettait à la bande de pénétrer au casino de Malo-les-Bains. A Valenciennes, le policier-gangster était en relation suivie avec le commissaire spécial D... qui extorqua tout récemment une somme de 20.000 francs à la Société Escout-et-Meuse en lui fournissant un faux rapport confidentiel. J'ai dû m'occuper, au cours de mes recherches,



Joyeux vivant, l'inspecteur principal Diependaële « traitait » ses collègues.



du commissaire de la frontière d'Halluin, dont toutes les exactions sont couvertes par une municipalité extrémiste, et de l'ancien commissaire central de Boulogne-sur-Mer, un certain P..., aujourd'hui affecté à une gare de Paris. Le commissaire P... cousin germain de l'ancien chef de la Sûreté Hennion, de fameuse mémoire, a laissé des dettes partout, notamment à l'Hôtel de la Paix, où il faisait la noce avec Mariani. A Douai, un agent de police était l'âme de la bande du protégé d'Ucciani. Je vais vous citer un fait...

Et mon interlocuteur, durant plusieurs heures, me promena ainsi, de ville en ville, à travers tout le Nord, le Pas-de-Calais, l'Aisne et la Somme. Partout, Paul Mariani s'était, d'instinct, abouché avec des commissaires et des inspecteurs dont la carrière n'avait été qu'une longue suite de forfaitures et de rapines. J'ai ainsi recueilli des notes copieuses et édifiantes sur une cinquantaine de policiers félons, tous en activité. A quoi bon se préoccuper encore de ceux qui, pour avoir trop tiré sur la corde, furent révoqués ou mis à la retraite avant l'âge, tels le commissaire Barthélemy Mathis, l'escroc des books, et le commissaire Pichon, qui ne dessoûla pas de toute sa carrière ?



Ne retenons que les prochains et retentissants scandales que ne peut manquer de soulever, dans son sillage, l'affaire Mariani.

Trois, déjà, sont inévitables : celui des timbres fiscaux ; celui des cartes grises, qui est double ; celui de l'usine de contrebande de tabacs de l'Aisne.

Le très proche scandale des timbres fiscaux provoquera une émotion énorme, en raison des compromissions policières et commerciales qu'il fera découvrir. L'actif et silencieux commissaire Jobard, qui travaille cette affaire depuis des mois, en est lui-même effrayé.

Parmi les innombrables cambriolages de bureaux d'enregistrement, ceux, encore récents, d'Evreux et de Strasbourg, rapportèrent à leurs auteurs plus de 40.000.000 — quarante millions ! — de timbres fiscaux. Le commissaire Hennet chargea d'enquêter sur le premier en

s'agit de ces énormes quantités de fausses cartes grises imprimées, au Pré-Saint-Gervais, par le typographe Lévesque, arrêté voici deux semaines. Ces fausses cartes étaient vendues, la plupart du temps, par l'intermédiaire d'un policier marron, à travers toute la France, à des voleurs d'autos. Ceux-ci, grâce à ces cartes, payées de 300 à 1.000 francs, selon l'état de la voiture volée, donnaient un nouvel état civil à l'auto dérobée et pouvaient ainsi la revendre en toute sécurité. *Trois cents arrestations sont prévues pour toute la France. Mais on hésite.*

Autre côté du scandale. Dans toutes les villes métallurgiques se sont installés des *démolisseurs d'autos* qui achètent, pour les transformer en ferraille, les voitures hors d'usage ou démodées. Ces vieilles « bagnoles » sont, naturellement, vendues avec une carte grise qui doit être détruite avec l'auto achetée. Mais huit *démolisseurs* sur dix conservent ces cartes et les revendent à des faussaires qui les *lavent ou les maquillent*. Puis, ainsi rajeunies, ces cartes grises sont, comme les fausses, cédées à des voleurs d'autos. Ce genre d'industrie atteint également la France entière et des arrestations de très gros industriels ont été décidées. Là encore, on hésite.

Plusieurs cartes lavées ayant été retrouvées au domicile de Paul Mariani, j'ai tenté de savoir quel *démolisseur* de voitures de la région lilloise avait pu les lui procurer. M. Mazelier, l'un des récupérateurs de métaux de l'Artois qui fut, en 1928, victime des chantages de Paul Mariani et de deux de ses collègues, ainsi que du capitaine Cardon, complice de Mariani, m'a cité plusieurs noms de garagistes fraudeurs. Mais il m'a surtout révélé les dessous d'un troisième scandale, plus énorme encore, qui couve sous roche.



— Depuis deux ou trois ans, m'a confié M. Mazelier, je ne pouvais trouver dans la région, sur le marché des voitures d'occasion, aucune automobile de grande marque, aucune



Le commissaire Bigot et les inspecteurs principaux Coussemaker et Lefebvre se montrent d'implacables accusateurs.



Les exactions que Mariani commit en Corse provoquèrent un rapport du commissaire Tomasi (ci-dessus).

de Saint-Quentin. Dans cette usine où s'affairaient quinze fraudeurs, le tabac est empaqueté sous des bandes portant le cachet de la régie française — cachet faux, bien entendu. Ainsi, les paquets de tabac sont-ils revendus au prix fort, grâce aux nombreux buralistes du Nord et de l'Est qui, affiliés eux aussi à la bande, réalisent ainsi d'appréciables bénéfices.

Si le scandale devait éclater en son entier, plus de mille arrestations devraient être opérées séance tenante.

Nous avons divulgué l'existence de cette association monstre de contrebandiers. A la police de se racheter en frappant vite et fort.



J'ai annoncé, au début de cet article, que l'épuration policière avait commencé. En effet, sous l'impulsion du nouveau chef de la Sûreté Nationale, l'énergique M. Magny, le commissaire Charles Helly, directeur du Contrôle administratif de la Sûreté, secondé par ses trois collaborateurs, a commencé, la semaine dernière, l'examen de tous les dossiers de son personnel.

Un à un, le dossier de chaque inspecteur, de chaque commissaire, protégé ou non, mauvais ou bon, sera sorti et « épluché ». Ceux contre lesquels des faits graves ou véniels auront été relevés seront, dès le mois de novembre, traduits devant le Conseil de discipline qui siégera en permanence jusqu'à épuisement des cas à juger. Espérons que des sanctions impitoyables seront prises et exécutées sans qu'aucune influence, politique ou autre, puisse les rendre, comme hier, illusoire.

L'épuration doit être totale, définitive.

Lorsqu'on sent derrière soi le pays entier qui vous approuve, épurer la police est une tâche autrement plus facile que de maintenir à leur poste, face au mépris des honnêtes gens, les policiers pourris.

Emmanuel CAR.

A peine entré en fonctions, M. Magny (ci-dessous), le nouveau directeur de la Sûreté Nationale, ordonna d'examiner tous les dossiers de son personnel.



Le nouveau divisionnaire Fressard (à droite) enquêta à Dunkerque et à Arras.

grosse « bagnole ». Cela m'intrigua. Je fis procéder à une enquête et je découvris ainsi qu'un de mes concurrents, M. C..., raffait, à n'importe quel prix, toutes les fortes voitures. Celles-ci, remises en état, truquées et évidées à l'intérieur de la carrosserie, au lieu d'être démolies, étaient au contraire prêtées à des contrebandiers qui, sans se soucier de la confiscation toujours possible de leur auto à la douane, passaient et passent encore quotidiennement en France des centaines de kilos de tabac belge. *Cinq mille voitures au moins assurent ce trafic.* Mon concurrent percevait un pourcentage important sur les bénéfices réalisés. C'est une entreprise colossale !

Quelle épithète aurait dû employer M. Mazelier pour qualifier cette véritable mafia — mafia à laquelle sont affiliés plusieurs commissaires et inspecteurs de Lille, de Valenciennes, de Dunkerque et des postes frontalières, sans compter les douaniers — si M. Mazelier avait su que le tabac entré en fraude était dirigé sur une usine d'emballage, située près

date de ces exploits — celui d'Evreux — un policier dont on a beaucoup parlé, l'inspecteur principal Pierre Bonny. Celui-ci s'aboucha avec deux de ses indicateurs, Israël, dit « Simon », et Angelo Castagni — le fameux Angelo des talons de chèques Stavisky. Quel fut le rôle d'Angelo ? Je l'ignore. « Simon », lui, retrouva les voleurs — trois Corses — mais il acheta les timbres pour son propre compte et les revendit à d'autres receleurs.

Peu après, deux grandes maisons de commerce, l'une à Paris, l'autre à Nice, achetèrent, pour quelques centaines de mille francs, des millions de timbres fiscaux. Le pot-aux-roses faillit se découvrir. Le nom de Bonny, quant à la vente de Nice, fut prononcé par le baron de Lussatz qui, lui aussi, avait des timbres fiscaux à écouler, timbres qui, assurait-il, provenaient de l'héritage d'un feu notaire, son parent. Le scandale fut étouffé.

En décembre 1933, survient le cambriolage de Strasbourg. Vingt-cinq millions de timbres sont dérobés. A cette époque se situent les mystérieux voyages, entre Lille et Strasbourg, de la blonde Polonaise — aujourd'hui bien près d'être boutée hors de nos frontières, si elle ne l'est déjà — Hildegarde Aptika, dite « Lily », qui est, précisément, la maîtresse de Pierre Mariani, cousin du policier-gangster et détective privé dans un grand bazar de Lille.

Bonny, encore, et le commissaire Charpentier mènent l'enquête de Strasbourg. « Simon », mis sur cette affaire, découvre à nouveau que le cambriolage est l'œuvre de trois Corses. Mais où sont les timbres volés ?

Cinq millions de ceux-ci sont écoulés dans le Midi, en février. De Lussatz qui montre les dents, une nouvelle fois, est mêlé à l'affaire Prince, et arrêté par Bonny. Trois autres millions sont négociés à Londres où Angelo Castagni s'est exilé. D'autres stocks, enfin, filent sur Lille et ils sont vendus au rabais, à des bazars et à des garagistes. Qui les écoulent ? La bande Mariani qui, un beau jour, se fait pincer en flagrant délit. L'affaire de Lille éclate. Sa connexion est telle avec l'affaire des timbres fiscaux que plusieurs receleurs filent en Angleterre, s'entretenant ou se suicident. Nous attendons la suite...



Passons au scandale à double face des cartes grises. Un des côtés de ce formidable trafic a déjà été dévoilé au public, avec prudence. Il

Sur le scandale Mariani viennent se greffer plusieurs autres scandales : celui des cartes grises truquées ou lavées, et celui de 5000 automobiles réformées, puis camouflées à l'usage des contrebandiers.

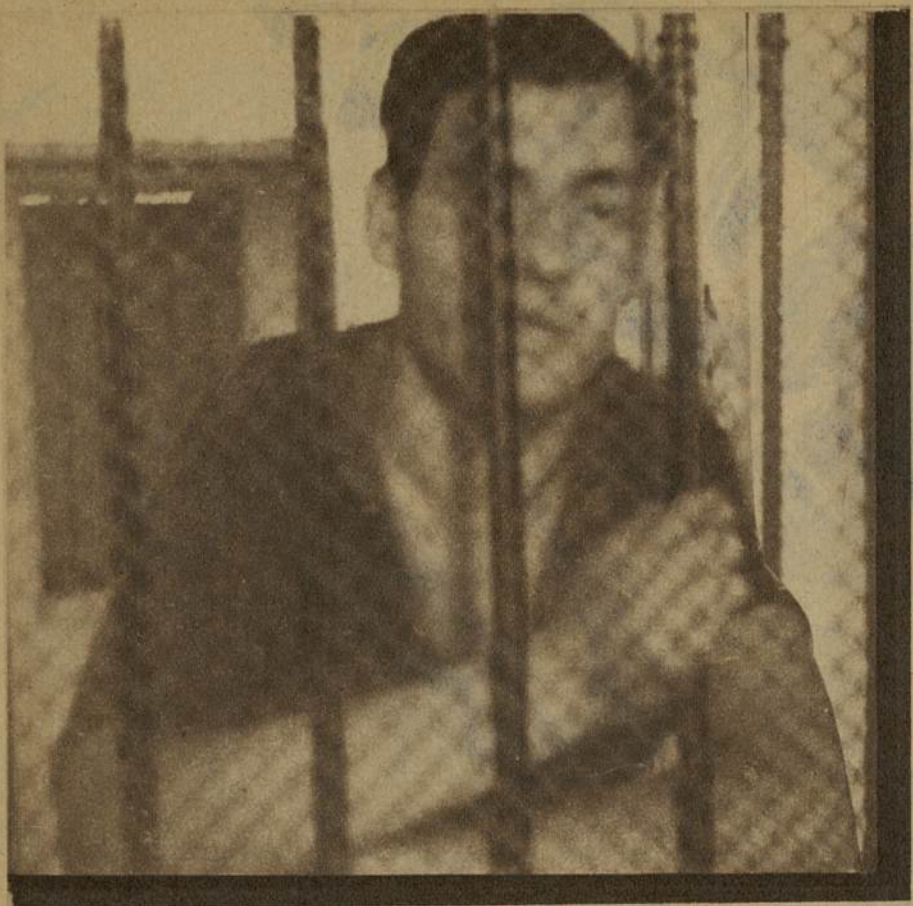
# POURRIE

Le Préfet de Police  
Vu le décret du 31 décembre 1932  
Certifie avoir reçu une déclaration en date du 10/12/33  
par laquelle M. J. S. a déclaré  
domicile à 107  
détails et propriétaire du véhicule n° 107  
fini comme il suit  
N° d'ordre de la série n° 107  
N° d'ordre de la série n° 107  
L'acte constatant la réception  
à Paris, le 10/12/33  
Le Préfet

Arrondissement municipal de Paris  
N° d'immatriculation  
357 RB



# MAU AU PARLOIR.



Ancien habitué du Barrio-Chino (ci-contre), Paul Laborie, derrière les barreaux du parloir, demandait encore des nouvelles de ce quartier de joie et de misère.



Barcelone (de notre envoyé spécial).

Je connaissais déjà les prisons d'Espagne pour les avoir visitées maintes fois. Et je savais quelle était la vie des prisonniers pour l'avoir entendu raconter par d'anciens détenus et pour avoir été, grâce à l'obligeance de quelques directeurs, à travers les locaux disciplinaires.

Le régime des prisons espagnoles est meilleur que celui des établissements pénitenciers français. On y trouve peut-être plus d'humanité chez les gardiens qui considèrent les pensionnaires placés sous leur surveillance moins comme des hommes punis que comme des hommes à réformer. Il existe plus de liberté dans la vie cellulaire, plus de camaraderie dans l'existence commune.

galerie souterraine qui conduirait jusqu'à la cour où se réunissaient les condamnés politiques. Le comité révolutionnaire désigna une équipe de terrassiers à la tête de laquelle il plaça un ingénieur chargé de la direction des travaux. Ceux-ci commencèrent au début de septembre.

On travaillait tout le jour. La nuit, les ouvriers, après avoir enlevé la plaque de fonte d'un puits d'égoût qui se trouvait au milieu d'un terrain loti à Sans, sortaient la terre provenant des travaux. Ce fut ce qui les perdit. Les voisins furent intrigués de voir ce tas de terre rouge augmenter chaque matin de volume. Ils alertèrent les *guardias de seguridad*. Ceux-ci se doutèrent aussitôt de ce qui se passait. Ils avertirent les services de surveillance de la « Carcel Modelo ». De son côté, le gardien de la section des prisonniers politiques avait fait part à M. Rojas, directeur de la prison, de l'agitation qui, depuis quelques jours, se manifestait dans le groupe dont il avait la garde. Il y avait de mystérieux conciliabules. L'un des détenus avait même été surpris en curieuse posture : l'oreille collée contre le sol, il semblait écouter quelque chose — le bruit des pics, parbleu !...

M. Rojas interrogea séparément chacun des hommes. L'un d'eux finit par lui révéler ce qui se passait. Il était temps. L'évasion, en effet, était fixée au lendemain. La dernière plaque de terre qui séparait les prisonniers politiques de la liberté devait tomber pendant le quart d'heure de flottement qui se produisait durant la relève de la garde.

Le lendemain, les prisonniers politiques furent parqués dans une autre cour que celle où ils prenaient d'habitude leur récréation. Puis un détachement de *guardias civiles*, aux bicornes de toile cirée, aux uniformes résédés ornés de buffleterie jaune, prirent place dans le patio, autour de l'endroit où l'on avait repéré les bruits suspects. D'autres policiers furent postés à toutes les bouches d'égoût voisines, ainsi qu'à l'entrée du grand collecteur.

Il était midi lorsque, avec un bruit sourd, un trou béant s'ouvrit dans le sol. Le mousqueton braqué, les *guardias* s'avancèrent, tandis que le lieutenant ordonnait à voix forte :

— Fuera !... fuera ! (sortez, sortez).

Quelques-uns des mineurs obéirent ; d'autres essayèrent de fuir, mais ils furent finalement appréhendés à la sortie des puits ou du grand collecteur.

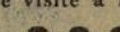


C'est à cette même « Carcel Modelo » que Paul Laborie, que l'on accuse de l'assassinat d'Oscar Dufrenne, fut conduit après l'arrivée à Barcelone du mandat d'arrêt décerné contre lui par M. Bru, juge d'instruction. C'est là qu'il attendit l'heure où, les formalités d'extradition étant achevées, il reprit le chemin de la France.

J'avais décidé d'aller le voir à la prison de Sans. Rendez-vous était pris pour le vendredi 6 octobre. Mais, ce jour-là, l'Espagne tout entière, et plus spécialement la Catalogne, furent prises de convulsions.



L'état de guerre fut proclamé et mon rendez-vous décommandé. L'orage avait éclaté : on se battait dans Barcelone. Depuis trois heures du matin, la prison se trouvait placée sous l'autorité militaire. Le lendemain, on proclamait l'éphémère République catalane. Puis, peu à peu, la révolte fut matée et tout rentra dans l'ordre. J'avais dû attendre quinze jours avant de pouvoir rendre visite à Laborie.



Dehors, il fait un soleil violent qui dore la poussière des rues défoncées par l'émeute et roussit les arbres automnaux. A la porte de la « Carcel Modelo », il y a quatre sentinelles. Sous la voûte qui conduit au patio, assis à rallonge, en fumant de longues cigarettes ou en jouant aux cartes. Mais ils ont leurs armes à portée de la main.

chemisette de jersey marron et d'un pantalon de teinte claire. Son visage, ses bras et ce qui apparaît de poitrine dans l'échancrure de la chemise sont bronzés par le soleil et la mer.

— Si vous rentrez à Paris, dites bien que j'ai été victime d'une erreur. Je ne demande qu'à être entendu par M. Bru et à me disculper le plus tôt possible.

Allons ! Paul Laborie n'a rien perdu de sa confiance. Je distingue mieux son visage. Il a toujours cette même flamme souriante, ce même air d'incrédulité amusée en face de la terrible accusation qui pèse sur lui. Il affirme son innocence avec une telle tranquillité qu'on ne peut s'empêcher d'un certain trouble.

Je lui demande encore :

— Pourquoi avez-vous paru chercher à éviter de comparaître devant le juge d'instruction ?

— Je n'ai jamais été convoqué. Au surplus, je ne sais rien sur l'affaire du Palace. Je tiens un alibi : c'est une lettre qui se trouve dans mes bagages et qui me permettra de rétablir exactement où je me trouvais le jour où Oscar Dufrenne a été assassiné. Si la police n'a pas saisi cette lettre, je la retrouverai.

— Pourquoi, lorsque vous avez appris qu'on vous recherchait, vous êtes-vous caché sous un faux nom ?

— Je ne me suis jamais caché. Quand j'ai su, par *Détection*, que j'étais accusé du crime de la cité Bergère, je n'ai eu qu'une idée : aller me disculper à Paris. Mais, pour faire le voyage, je n'avais pas assez d'argent.

— Mais ce nom, Robert Philippi ?

— Il est absolument faux que je me sois inscrit sous le nom de Robert Philippi chez la señora Sabina San Martín. Je n'y ai pas fait de fiche d'identité, car, en somme, je n'étais pas pensionnaire, à la calle Conde d'Asalto. J'étais simplement hébergé, pour quelques jours, par Nelly Alonso. Ce qui a pu faire croire que j'avais donné une fausse identité, c'est le fait d'avoir dit à la señora Sabina que, s'il arrivait des lettres au nom de Robert Philippi, elle me les remit. J'avais, en effet, donné ce nom à une personne qui voulait correspondre avec moi.

« On peut faire des recherches partout où je suis passé : partout, je me suis inscrit sous mon nom. A Barcelone même, j'ai été touché des mandats à la poste, sous mon véritable nom. Vous pensez bien que je n'étais pas assez fou pour m'affubler d'une identité d'emprunt dans un pays où, à chaque instant, on vous demande votre passeport et vos papiers d'identité. »

Apprenant que son départ pour la France était proche, le prisonnier ne put s'empêcher de manifester sa joie.

— Il y a pourtant une chose que je tiens à vous signaler, me dit-il. Le jour même de mon arrestation, j'ai demandé aux autorités espagnoles d'éviter les opérations d'extradition. J'ai demandé d'être transféré tout de suite à Paris. Ceci, bien avant de recevoir la dépêche de mon avocat, M<sup>e</sup> Jean-Charles Legrand.

Quand le commissaire Picard et l'inspecteur Malo sont venus, je les ai priés de rappeler à M. Baquer la demande que j'avais formulée. Le mandat d'arrêt n'était pas encore signé. Que s'est-il passé ? Je ne sais, mais on n'a pas fait droit à ma requête. Ceci est regrettable car, à présent, l'affaire serait éclaircie et je ne me trouverais plus en prison.

— Y êtes-vous mal ?

— Non, pas du tout. Et, même, la vie d'ici me paraît délicieuse après les quatre jours passés au *calobozo* n° 1 de la calle Ancha. Je ne sais comment j'ai pu y résister : coucher sur le sol glacial, sans couverture ni paille ; ne pouvoir dormir à cause du froid et des bruits de la rue ; manger à peine... Heureusement, j'ai une santé de fer et un bon moral.

« Des journaux parisiens ont écrit m'avoir vu « effondré ». Vous pourrez attester, puisque vous êtes venu me voir déjà à la calle Ancha, que je n'ai jamais perdu ma sérénité. Pourquoi m'en ferais-je, puisque je suis innocent ?... »

L'après-midi tirait à sa fin. Le soleil, entrant par l'étroite fenêtre qui éclairait le parloir, jouait parmi les graffitis des murs. Je mis à profit ce coup de lumière pour sortir de ma poche mon minuscule appareil photographique et risquer quelques clichés. Un silence pesa entre nous. Paul Laborie rêvait. Enfin, d'une voix étrange, rauque, il ajouta :

— Quand cette histoire-là sera finie... soyez sûr que je changerai de vie et d'amis. C'est une rude, mais une bonne leçon pour moi. Je travaillerai. Je connais le métier de chauffeur et celui de fourreur.

Il y eut encore un silence. Le prisonnier semblait suivre une secrète pensée. Enfin, il déclara :

— Il me tarde d'être confronté avec les témoins. Ils ne me reconnaîtront pas, ni les uns ni les autres, car ce n'était pas moi le fameux « marin ».

— Nous parlâmes ensuite de sa vie de reclus. Il me confia l'ennui de sa longue inaction, de ne pouvoir porter du linge et des vêtements propres.

Cependant, l'heure approchait où le gardien devait venir chercher le prisonnier. Paul Laborie me fit ses adieux.

— Encore une fois, dites bien que je suis innocent. Tout cela est le produit d'une vengeance. « Alphonsine » avait promis, un jour, en 1927, quand je me suis brouillé avec lui, d'attendre une heure favorable pour se venger. Cette heure est arrivée, et il se venge misérablement. Soyez sûr que je réglerai cette affaire un peu plus tard !...

Un clairon sonna quelque part dans l'énorme bâtisse sonore comme un tombeau. Paul Laborie partit vers cette voix qui appelait. Il partit comme il était venu, d'un pas régulier, sans hâte ni crainte, la tête haute semblant affronter déjà, d'un regard vaillant, les calomnies les erreurs peut-être qu'il aurait à combattre bientôt. ... A moins qu'il ne fût déjà la proie de son destin d'esclave, pour qui les geôles d'Espagne n'étaient qu'un apprentissage.

Étienne HERVIER.

Les cellules numérotées, réparties sur trois étages, sont surveillées par des gardes sérieusement armés.

EN FACCE DE





La « Carcel Modelo » se dresse parmi les terrains vagues de Sans, dans la banlieue de Barcelone.



Sous la garde d'un surveillant, un grand nombre de prisonniers était occupé à l'atelier de cordonnerie.

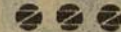


mes à reformer. Il existe plus de liberté dans la vie cellulaire, plus de camaraderie dans l'existence commune.

Les prisonniers sont répartis en plusieurs catégories. Certains vivent en dortoir, ce sont ceux qui n'ont commis que des délits de faible importance et qui seront relâchés, après quelques jours. Les autres logent dans des cellules numérotées, réparties sur trois étages, dans des galeries qui convergent toutes vers une rotonde centrale où se trouve établi un solide poste de surveillance. Dans chaque galerie, il y a également trois gardes armés jusqu'aux dents, prêts à réprimer toute tentative de rébellion. De plus, à chaque étage, un prisonnier, libre dans ses allées et venues, assure une sorte de garde supplémentaire. Ces prisonniers sont choisis avec soin et mettent une sorte de point d'honneur à respecter et à faire respecter scrupuleusement les consignes.

À six heures et demi du matin, le clairon sonne le réveil : tous les prisonniers se réunissent dans les cours qui leur sont réservées pour répondre à l'appel. Cette opération de contrôle se renouvelle trois fois par jour. Le travail est ensuite réparti entre les hommes : les uns sont dirigés sur les ateliers de tissage, d'autres vont à la cordonnerie, d'autres à la cuisine. Enfin, une équipe spéciale est affectée au nettoyage de la bâtisse. En paiement de leurs travaux, les détenus reçoivent des bons qui leur permettent d'acheter cigarettes et friandises. Il y a pourtant des privilégiés : ceux qui paient une peseta et demie par jour ont la liberté de travailler ou de ne rien faire ; ceux qui versent dans la caisse de l'administration leurs trois pesetas quotidiennes peuvent recevoir, à toute heure du jour, des visites, lire les journaux, écrire leur correspondance.

Les familles déposent pour eux de l'argent à la *caja* de la *carcel*, qui délivre un reçu pour chaque somme versée, mais ne remet l'argent aux prisonniers que par petite quantité.



La « Carcel Modelo » regorgeait, ces mois derniers, de prisonniers politiques : séparatistes catalans dont la ferveur révolutionnaire se manifestait à coups de tracts injurieux, de cris séditieux ou d'articles diffamatoires ; anarchistes qui ne pensaient qu'à la destruction et à la mort, et que l'on avait arrêtés alors qu'ils incendiaient autobus et tramways, ou une bombe fumante à la main.

Cependant, une lourde atmosphère de révolte pesait sur Barcelone. On sentait qu'un orage politique allait se déclencher, où l'on entendrait la voix du canon rouler comme un tonnerre et où l'on verrait la flamme des mitrailleuses et des mausers rayer comme des éclairs le ciel chargé de poudre et de fumée.

Pour combattre, il fallait des hommes à la révolution. Mais ces hommes, pour la plupart, étaient en cage. Qu'importe ! on les délivrerait. Et, dans l'esprit d'un petit groupe d'anarchistes, naquit l'idée folle de libérer par la force ou par la ruse ceux de leurs frères qui se morfondaient dans les cellules grises de la « Carcel Modelo ». Leurs plans étaient hardis. Il s'agissait de pénétrer dans un collecteur d'égout, de remonter par les conduits nauséabonds jusque sous l'emplacement de la prison, de creuser une

Chaque catégorie de détenus avait sa cour où, trois fois par jour, on les réunissait afin de procéder à un minutieux appel.

Deniers, il fait un soubresaut violent qui dore la poussière des rues défoncées par l'émeute et roussit les arbres automnaux. À la porte de la « Carcel Modelo », il y a quatre sentinelles. Sous la veste qui pend au poitrail, assis à l'air libre, en fumant de longues cigarettes ou en jouant aux cartes. Mais ils ont leurs armes à portée de la main.

À la « officina », on m'a remis le papier m'autorisant à voir Paul Laborie. Il affecte la forme d'un reçu et s'auréole de multiples cachets officiels. Un officier de l'administration m'accompagne. Nous traversons une cour triste où la lumière semble déjà plus grise, où l'air paraît plus étouffant. Nous voici devant une énorme porte vitrée et grillagée, derrière laquelle se croisent des ombres mystérieuses. Je frappe. Un guichet s'ouvre : le visage impassible d'un vieux gardien apparaît. Il saisit sans mot dire mon permis d'entrée et referme le guichet. Quelques secondes s'écoulent puis, lentement, lourdement, avec une plainte traînante, le portail roule sur ses gonds.

Il faut franchir un second corps de garde, traverser un couloir où une sentinelle, baïonnette au canon, veille avec vigilance. Un second gardien saisit le papier officiel qui, en plus de mon nom, porte celui du détenu et disparaît derrière une épaisse porte blindée. Il est entré, lui, dans la maison des morts vivants.

Le parloir est un vaste corridor où se trouvent alignées une quinzaine de petites cellules qui, par leurs proportions et les grillages qui en garnissent le fond, rappellent les confessionnaux. Un étroit couloir où circule, en temps ordinaire, un gardien, sépare les box réservés aux visiteurs de ceux qui leur font vis-à-vis et où viennent prendre place les détenus.

— Prenez la dernière, me conseille aimablement le gardien qui vient de m'accompagner ; elle est plus spacieuse et vous aurez plus de lumière.

Puis, traînant ses espadrilles sur le ciment des couloirs, il s'éloigne. J'entends se refermer la porte, tourner la clé dans la serrure. Moi aussi, je suis prisonnier.

L'attente se prolonge dans ce triste lieu où l'ennui suinte le long des parois comme des larmes, où les cris d'amour, d'angoisse, les aveux, les malédictions constellent le plâtre des murs. Je suis seul et j'attends.

J'avais déjà vu Paul Laborie à la *Jefatura del Estado*, au lendemain de son arrestation. Il était alors optimiste et souriant, protestait énergiquement de son innocence et ne doutait pas de la confusion finale de ceux qui l'accusaient. Deux semaines de régime pénitencier n'avaient-elles pas abattu cette superbe assurance et transformé en une loque humaine le fringant gigolo de Montmartre ?

Mais, au loin, bruit de pas. Ceux-ci s'approchent. L'homme marche d'une allure égale qui ne trahit ni l'impatience ni la crainte. Bientôt, une forme vague se dessine sur l'écran noir, en face de moi. Je demande à mi-voix :

- C'est vous, Laborie ?
- Oui... Qui est là ?
- Un compatriote... un journaliste de Paris.
- C'est gentil d'être venu me voir.

Le ton est calme, pondéré ; la voix bien timbrée. Mes yeux se sont habitués à la pénombre. Maintenant, l'avare lumière qui tombe d'une fenêtre en demi-cintre me permet de mieux détailler mon interlocuteur. Il est vêtu d'une



PAUL LABORIE



# 0.60

La meilleure collection de Romans Policiers et pourtant la meilleur marché c'est la collection

## POLICE

Paraissant tous les samedis en jolis volumes sous couverture photographique

**DERNIERS VOLUMES PARUS :**  
**LE CRIME DU 16 JUIN**  
par Félix Léonnec  
**L'IDOLE AUX YEUX D'ÉMAIL**  
par Fernand Peyre

6000 lignes de lecture passionnante  
Tous les Samedis

FERENCZI Editeurs

## une belle POITRINE

est, de l'aveu même des femmes qui possèdent ce buste splendide, le charme le plus puissant, le plus irrésistible. C'est exact, mais dites-vous bien que vous pouvez, vous aussi, obtenir rapidement, facilement ce moyen de séduction. Demandez à Mme R.-W. Jackson, 91, rue de Rome à Paris-17<sup>e</sup>, une consultation gratuite verbale ou écrite, en retournant ce bon



**BON** Nom \_\_\_\_\_ Age \_\_\_\_\_  
Gratuit Adresse \_\_\_\_\_  
Santé \_\_\_\_\_ Enfants \_\_\_\_\_  
Développé \_\_\_\_\_ ou raffermi \_\_\_\_\_

296

# CE QUI SE PASSE

### Film hebdomadaire, par Marius Larique



Lembourbé fit ses débuts de policier-amateur.

**Lundi** Nous avons été privés, au procès Violette Nozière, de l'audition du jeune comte de Pinguel, ce gentilhomme de bonne race qui vint au rendez-vous galant que lui avait donné la jeune fille, flanqué de deux policiers. C'est vraiment dommage. Son geste héroïque et généreux méritait une apothéose, que seul le décor magnifique de la Cour d'Assises était capable de lui procurer. Du moins, dans sa retraite, ce dévoué auxiliaire de la société aura eu la consolation d'apprendre qu'il faisait école. Le terroriste croate Malny, qui avait échappé aux gendarmes de Fontainebleau, a été découvert et livré à la police par un policier amateur, nommé Lembourbé, alors qu'il se cachait dans une meule de foin. Il y a une nouvelle de Mérimée. Mateo Falcone, où l'on voit, de même, un enfant livrer aux gendarmes un bandit caché dans le foin, avec le soleil pour témoin. Ce n'est qu'un enfant, mais son père le juge félon et le tue. Dieu merci, nous avons changé cela !



On a peu parlé des victimes de Saint-Pierre-la-Palud.

**Mardi** L'un des deux survivants de la catastrophe de Saint-Pierre-la-Palud a succombé aujourd'hui. J'ai lu cette information, en deux lignes, cachée tout au bas d'une colonne de journal, en troisième page... La catastrophe de Saint-Pierre ? Quelle catastrophe ? Vous êtes comme tant d'autres, l'attention tout entière captée par le double assassinat d'un roi et d'un ministre de la République, vous n'avez pas été frappé par cet événement mesquin : dans une mine de pyrite, à Saint-Bel, près de Lyon, vingt-six hommes sont morts asphyxiés, par deux cents mètres de profondeur. Ce sont d'humbles travailleurs, chargés de familles. Ils meurent, eux aussi, victimes d'un effroyable destin. Mais quoi ! ils ont mal choisi leur moment. Ils n'ont pas droit aux larmes à tant la ligne, la pitié d'un peuple les ignore — et peut-être oubliera-t-on également de rechercher les responsabilités — parce qu'un peu plus bas, vers le Sud, le sort frappait des puissants de ce monde.



Après les policiers-gangsters, les faux-gendarmes.

**Mercredi** M<sup>e</sup> Bayard, huissier à Nivilliers, petite localité voisine de Beauvais, venait de rentrer chez lui, nanti d'une coquette somme de 150.000 francs, lorsque deux gendarmes et un inspecteur de police frappèrent à sa porte : « Nous avons été avisés qu'un vol allait être commis chez vous cette nuit, lui dirent-ils. Avec votre permission, nous tendrons une embuscade aux malfaiteurs. » M<sup>e</sup> Bayard est sans peur et sans reproche, mais il n'est pas sans méfiance. Toutes les histoires qui courent depuis quelque temps sur la police et les policiers devaient lui rendre suspecte cette visite inopinée : « Montrez-moi vos papiers ! » leur dit-il. En fait de papiers, les gendarmes sortirent des revolvers, tandis que l'inspecteur, comme un vulgaire Marianti, s'écriait : « Aboulez ton pèze, ou tu y passes ! ». M<sup>e</sup> Bayard aussitôt fonça sur eux, en culbuta un et les autres s'enfuirent. Ces gredins sont des ingénus. On n'a pas idée, en cette époque de policiers-gangsters, de se déguiser en représentants de l'autorité pour tenter un mauvais coup !



Dans l'incendie du Journal, un ouvrier clicheteur a péri.

**Jeudi** Un incendie a éclaté lundi soir dans les sous-sols du Journal. Nous avons appris hier qu'un brave ouvrier clicheteur, père de famille, était mort asphyxié dans l'atelier souterrain où les flammes l'ont surpris. C'est une victime du devoir, une de plus, dans cette grande famille du journalisme, où les dévouements ne se comptent pas. Devant ce malheureux, dont le corps a été retrouvé carbonisé, je songe à tous ceux — les meilleurs de notre profession — qui sont tombés en accomplissant leur tâche. Je songe à notre grand Albert Londres, voyageant au loin pour le compte de ce même Journal, qui périt, lui aussi, au milieu des flammes, la nuit, en plein océan. Je songe à ceux qui faisaient leur métier d'informateurs sous la mitraille, à ceux qui bravent les révolutions, à tous, aux martyrs, aux vaillants, aux forts... Nous n'en sommes plus au journalisme Second Empire qui se piquait d'honneur — et il n'y avait vraiment pas de quoi ! — à écrire en buvant du champagne et caressant des fesses.



Le voleur donna rendez-vous à sa victime.

**Vendredi** Je ne sais si l'approche du procès de Hauptmann et l'exemple des kidnappers américains ont inspiré Gabriel Levaire, qui se prétend étudiant, mais cet étudiant n'a pas poussé bien loin ses études à l'école des malfaiteurs. Ayant, dans un hôtel de la rue Saint-Lazare, dévalisé un négociant suisse, M. Bavay, d'un certain nombre de vêtements, bijoux et valeurs représentant une somme de 50.000 francs, il ne trouva rien de mieux que de téléphoner le lendemain à sa victime pour lui proposer l'échange des objets dérobés contre argent comptant. C'est le système de la rançon appliqué au plus vulgaire des cambriolages. M. Bavay, si j'ose dire, en bavait, mais lui, pas bête, ne vint pas seul au rendez-vous. Deux inspecteurs l'accompagnaient, qui mirent sans peine la main au collet de l'innocent voleur. Levaire n'en revenait pas. « Vous m'aviez pourtant donné votre parole ! » dit-il à M. Bavay. C'est vrai, aussi ! On ne peut plus avoir confiance en personne !



Brossard s'avoua l'assassin de la mère Granchette.

**Samedi** Dans la nuit du 29 au 30 janvier 1933, Détective l'a relaté en son temps, une vieille femme qui habitait seule au village d'Heudicourt, dans l'Eure, la veuve Granchette, avait été trouvée assassinée dans sa chambre. Le meurtrier l'avait assommée avec une bouteille de kirsh. Les recherches, effectuées dans la région, demeurèrent sans résultat. Mais l'autre jour, les gendarmes arrêtaient un nommé Brossard, qui avait commis les quatre cents coups dans le pays. Tout était de bonne prise pour lui et tout le monde avait reçu sa visite, l'épicier, le charcutier, le fermier, et même le curé. Il ne laissait nulle place, où sa main ne passe et repasse. Pressé de questions, il avoua avoir, un an plus tôt, tué la veuve Granchette, qui l'avait surpris en train de cambrioler chez elle. Il habitait alors à 20 kilomètres d'Heudicourt. Depuis, il était venu se loger près du lieu de son crime. Ce n'est pas le remords qui le poussait, mais l'intention de commettre de nouveaux coups. Nous sommes loin de Dostoiévsky.



Dubost prévint ses amis qu'il ferait un malheur.

**Dimanche** Cette histoire ressemble à une scie de café-concert. A Amiens, le tonnelier Dubost battait sa femme. Elle le quitta pour retourner au village de Glisy, auprès de ses parents. « Bon ! se dit Dubost, c'est les vieux qui lui montent la tête, je vas les tuer. » Il réunit ses compagnons de travail devant le zinc d'un bistrot : « C'est le dernier coup qu'on boit ensemble, leur dit-il. Je vas demain à Glisy pour tuer les vieux ! » Les camarades vidèrent les chopines en rigolant. Ce Dubost, il en avait de bonnes ! Le lendemain, il grimpe dans un taxi : « Mène-moi à Glisy, dit-il au chauffeur. Je vas tuer les vieux ! » Le chauffeur haussa les épaules : « On dit ça ! » fit-il. Et il le conduisit à Glisy. Arrivé devant la demeure de ses beaux-parents, Dubost rencontra un voisin : « Je viens pour tuer les vieux ! » lui dit-il. Le voisin se fit une pinte de bon sang. Dubost entra, tira sur son beau-père, puis sur sa belle-mère, saccagea la maison, blessa un des gendarmes, se fit sauter la cervelle... La chanson s'arrête là.



## CONCOURS

vente publicitaire inédite et  
au problème du vieux horloger, organisé par les Magasins C. O. P. A., seule Maison en France vendant les véritables coucoucs "Westminster" chantant et sonnant les heures et quarts sur baguettes cathédrales accordées. Belles sculptures des motifs suisses !

**Coucoucs "FLORA SUISSE"**  
Superbes pendules régulateurs, modèles d'origine de coucou chantant aux heures, demies et quarts, riche sculpture artistique réellement conforme à une des trois gravures ci-contre, mouvement à poids, système perfectionné garanti 10 ans, sont **55f.** codés à nos lecteurs au prix exceptionnel de...  
Reprise si non convenance selon BON joint à chaque envoi.  
Tout lecteur ayant fait la commande dans les 15 jours qui suivent la date de l'annonce recevra une miniature de

**COUCOU chantant prime GRATUITE**  
modèle de chambre d'enfant à doubles sifflets balançoires. En envoyant le coupon vous pouvez participer gratuitement au

## CONCOURS

qui distribue des magnifiques récompenses à nos lecteurs.  
Règles de participation :  
1. Le concours est absolument gratuit.  
2. Seuls les acheteurs de nos coucus ont droit de participer.  
3. Est gagnant sans exception tout participant qui a trouvé la solution exacte du problème. **500f.**  
4. Tout gagnant recevra une prime en espèces de jour de publication du résultat établi sur un contrôle rigoureux au 31 décembre 1934.  
Possibilité de gagner nos primes supplémentaires de **25.000F.**

**LE PROBLÈME :**  
Placez des nombres de 1 à 9 dans les 9 cases de ce carré de telle façon qu'on obtienne dans les lignes horizontales, verticales et obliques autant de fois que possible des liaisons au total de 15. Ne pas effacer le 5 posé !

**Aux Magasins de Coucoucs garantis C.O.P.A.**  
59, Boulevard de Strasbourg, Paris  
Veuillez m'expédier le coucou chantant "FLORA SUISSE" au prix de Frs 55 que je paierai à réception.  
Je participe au concours avec solution jointe laquelle veuillez me confirmer avec l'envoi.  
Noms et prénoms \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_



Un prix ! Une qualité ! La meilleure !

## NE LAISSEZ PLUS LE SORT SE JOUER DE VOUS SOYEZ-EN MAÎTRE !

grâce à l'OFFRE GRATUITE

du Professeur Daniel VOXREY, qui aimerait à vous aider.  
Par lui vous connaîtrez vos amis et vos ennemis et vous serez renseigné utilement sur tout ce qui concerne votre santé, votre fortune et vos affections. Ses conseils avisés vous feront conquérir et garder l'amour de la personne édue.  
Le Professeur Daniel VOXREY, le plus réputé et le plus honnête des astrologues, vous guidera vers la réussite et le bonheur, ainsi qu'il l'a fait pour tant de personnalités éminentes dont le monde entier envie aujourd'hui la fortune et les joies.  
L'exactitude de ses calculs, établis d'après votre date de naissance, lui permet de vous dévoiler votre avenir aussi facilement que votre présent et votre passé. Il résoudra ainsi pour vous l'énigme angossante du lendemain.  
Envoyez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse, le professeur Daniel VOXREY lui-même vous établira gratuitement cet horoscope précis qui vous sera envoyé sous enveloppe cachetée avec toute la discrétion désirable. Joignez, si vous le voulez, 3 fr. en timbres pour frais d'écritures. Professeur Daniel VOXREY (Serv. 30 13, boul. de la République, Vaucresson (S. et O.).



## J'AI MAIGRI EN 8 JOURS DE 2 KILOGS

(sans rien absorber) m'a écrit une correspondante

l'offre gratuitement cette facile, sans danger pour maigrir, en secret, entièrement ou amincir à volonté la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce journal à M<sup>me</sup> R. LARGIER, 12, Rue Daubigny, Paris (17<sup>e</sup>)

## Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

## L'IVROGNERIE

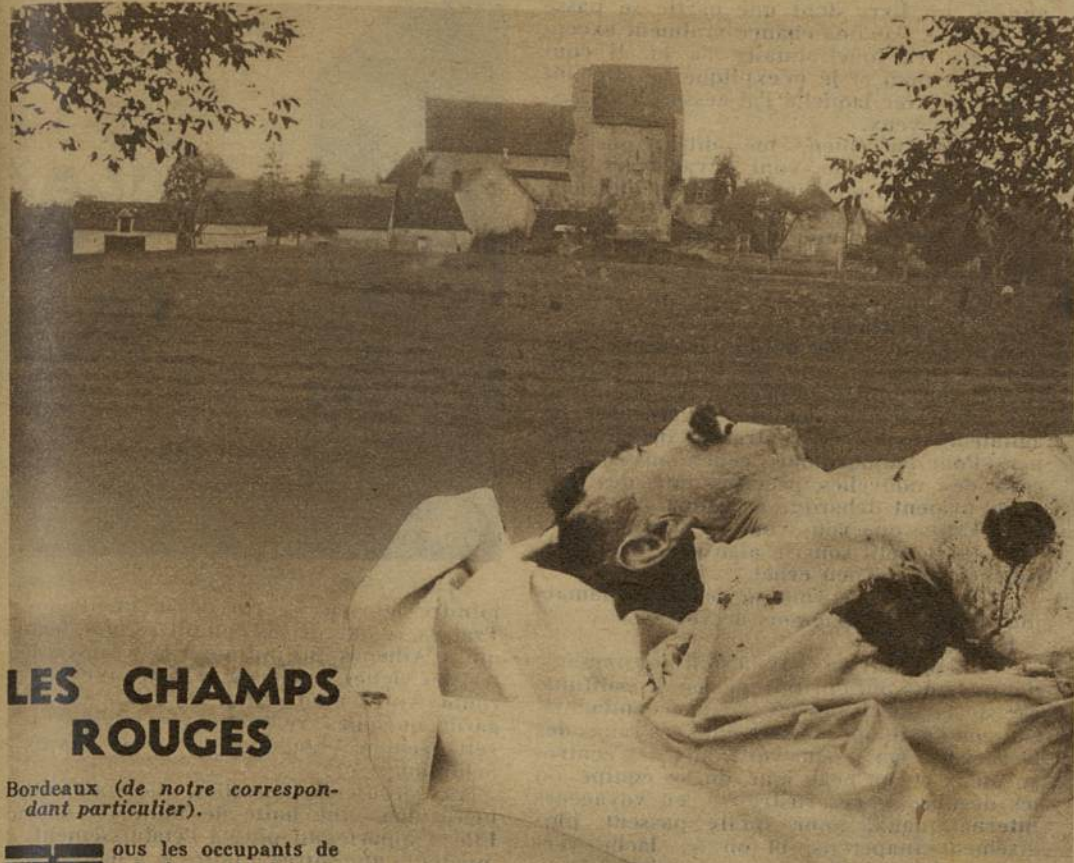
Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E P), Londres W.



**CHIENS** luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés. 49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil (Seine) Téléphone: Avron 02-25



# FAITS DIVERS



## LES CHAMPS ROUGES

Bordeaux (de notre correspondant particulier).

Tous les occupants de la ferme de Comte-Jadouille, près de Mauzens-Miremont, dans la région périgourdine de Eyzies-de-Tayac, sont joyeux. Ce sont les vendanges. L'année est bonne.

Les six hommes de la maison, Henri Delaygne — le père — Odin, Valentin, Adolphe, André et Gilbert — les fils — travaillent dans les vignes.

Mais l'heure est venue de procéder au coulage. Le chef de famille et l'aîné, Odin, se rendent à la maison. Les autres iront gauler les noix et ramasser les châtaignes. Les deux hommes s'en vont tranquillement, de leur démarche lourde et balancée de vieux campagnards.

Dix minutes plus tard, une détonation brutale attire l'attention des fils Delaygne. Un cri terrible monte dans l'air tranquille. Que vient-il de se passer ? Tous se précipitent vers la ferme et se heurtent au corps du père, étendu à travers le seuil.

Qui a tué ?... Odin est au fond de la cuisine. Il regarde, les yeux pleins d'épouvante, le cadavre de son père. Il a déposé sur la table le fusil — un vieux fusil à broche qui lui a servi pour le crime. Il répète d'une voix monocorde :

— J'ai fait mon devoir !... J'ai fait mon devoir !...

Il reste encore une balle dans le fusil. Adolphe l'enlève ; puis, avec Gilbert, ils s'en vont alerter les voisins. Deux minutes se sont à peine écoulées que le fusil fait, de nouveau, entendre sa



Jaloux de l'autorité que son valet avait prise dans la ferme (ci-dessous), Léon Chassoux abattit celui-ci d'un coup de fusil.

A la ferme de Comte-Jadouille, près de Mauzens-Miremont, le vieux Delaygne fut tué par son fils, Odin

voix. Odin avait encore une cartouche au fond de sa poche. Il a essayé de se suicider.

Les gendarmes vinrent l'inter-



On apprit à Mme Couturier (ici avec sa fille Suzanne) l'assassinat de son mari.

roger. A toutes les questions, il répondit :

— J'ai fait mon devoir !... De quel devoir tragique et meurtrier s'agissait-il ? Le saura-t-on jamais !...

Champs rouges !... Le sang a coulé aussi au hameau de la Mazière, dans la Haute-Vienne.



# CE QUI SE JUGE

## Film de la semaine, par Pierre Bénard

**Lundi** Julien Mouret avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité par contumace. Il était accusé d'avoir, en compagnie du chanteur Martini, fabriqué des faux bons de la Défense Nationale. Il s'est présenté cette semaine devant ses juges. On appelle cela, en style judiciaire : purger sa contumace. Une purge, ça débarrasse, mais ça ne lave pas complètement. Julien Mouret, grâce à la plaidoirie de son avocat, M<sup>e</sup> Maon, s'est libéré de sa condamnation au bagne à perpétuité. On l'a condamné à huit ans de réclusion, cent francs d'amende et dix ans d'interdiction de séjour. Ce qui est tout de même un bail. Mais Julien Mouret, au fond, n'était pas malin. Il avait choisi la mauvaise voie. Fabriquer de faux bons, c'est délicat, coûteux et dangereux. Il aurait pu tout à loisir abuser de la confiance des petits épargnants et escroquer les poires. Il n'aurait écopé que deux ans de prison avec sursis et se serait fait des relations dans le monde politique.



Des comptes véreux valent mieux que des faux bons.

**Mardi** M. Eugène Ringenbach, à cinquante ans, avait parcouru une carrière, toute faite d'honnêteté, dans le « traitement des résidus urbains ». Sur le tard, il avait épousé Gabrielle Farcy, plus âgée que lui et douée d'un caractère acariâtre. Il en souffrait. Voilà ce qui se passa le 12 mai dernier : « J'avais fait la vaisselle, raconte Ringenbach, le lit, le dîner, et tout. Elle m'injurait de tous les noms et me mettait plus bas que terre. J'étais trop malheureux. J'ai perdu la tête et décroché mon fusil. » C'est ainsi qu'il tua sa femme. Les jurés lui furent miséricordieux et Ringenbach fut condamné à deux ans de prison avec sursis. Le public, constitué en grande partie par les voisins du meurtrier, applaudit à ce verdict. Si Ringenbach avait donné à sa femme, chaque fois que l'occasion s'en présentait, la paire de claques qu'elle méritait, on aurait dit, dans le quartier : « Oh ! le vilain brutal, l'ignoble individu ! » Il l'a tuée, on l'accable. Ainsi le veut l'évolution des mœurs.



Ringenbach bénéficia de l'indulgence du jury.

**Mercredi** Les terribles bandits se sont assis sur le banc des assises. Quatre garçons et deux filles. L'aîné n'a pas vingt ans. Ils sont tous accusés d'avoir dérobé un régime de bananes et un morceau de saucisson. Pour un crime aussi épouvantable, on a réuni la Cour d'assises, mobilisé douze honorables citoyens et installé au banc du ministère public un homme redoutable vêtu de rouge. On comprend que, poussé par d'aussi importantes affaires, la Justice n'ait pas le temps de juger celle dont le premier Alexandre fut l'animateur, ni celle du deuxième Alexandre, ni toutes celles qui débutèrent par un scandale et qui n'aboutirent jamais. Les jurés, bravant les sarcasmes habituels de M. Clément Vautel, ont acquitté. On ne peut qu'applaudir à ce verdict dicté par l'intelligence du cœur. Dans ces procès, M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue était aussi avocat. Aussi doit-on reconnaître qu'il obtint enfin un acquittement. Dans l'affaire Nozière, il s'était fait assister du bâtonnier de Saint-Auban. Cette fois, il s'était fait accompagner de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri.



M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue obtint enfin un acquittement.

**Jeudi** Rentrée solennelle de la Cour de cassation. Une très belle cérémonie. De vénérables magistrats tout en rouge et frileusement couverts d'hermine ont repris leurs sièges, qu'ils avaient abandonnés pendant les vacances. Ceci fait, on a procédé à l'installation des nouveaux conseillers : l'un était M. Maillefaud, ancien premier président à Alger. L'autre était M. Donat-Guigue, qui était procureur général à Paris. On l'a nommé conseiller à la Cour de cassation et on a dit que c'était un avancement flatteur. A la place qu'il quittait, on a placé M. Fernand Roux, qui était conseiller à la Cour de cassation et on a proclamé que c'était pour celui-ci une distinction flatteuse. Ainsi, tout le monde était content. Mais on n'a pas installé M. Râteau, ancien directeur des affaires criminelles, qui avait été nommé à la Cour de cassation, si l'on en croit le garde des Sceaux, à titre de sanction. Les vénérables conseillers ont rappelé sans doute qu'il était malséant de confondre la Cour de cassation avec une simple maison de correction.



Les nouveaux conseillers Maillefaud et Donat-Guigue.

**Vendredi** Une mère et son fils comparaissent, à Amiens, devant le jury de la Somme. La mère, Mme Delaire, était accusée d'avoir tué son mari à coups de marteau alors qu'il rentrait ivre. On reprochait au fils d'avoir achevé son père à coups de bouteille. Tous deux plaidaient la légitime défense et déclaraient que M. Delaire les avait menacés d'un marteau. L'avocat général demanda la condamnation de la femme criminelle et du fils convaincu de parricide. Mais les jurés se suivent et ne se ressemblent pas. Ceux d'Amiens partagèrent les sentiments de Mme Delaire et de son fils, qui ont une sainte horreur de l'ivresse. Ils acquittèrent le fils et la mère. En effet, le père ivre avait été tué à coups de bouteille. Or il est écrit que celui qui vivra pour la bouteille périra par la bouteille. De bons esprits se sont élevés, au nom des plus sacrés principes, contre ce verdict sacrilège. Et ils ont eu bien raison. Si les parents n'ont plus le droit de se saouler, maintenant !...



Les parents ont-ils encore le droit de s'enivrer ?

**Samedi** Les jurés de Lyon n'ont pas la mansuétude des jurés d'Amiens. Ils avaient à juger un nommé Louis Boyer, âgé de trente-cinq ans, garçon charcutier, accusé d'avoir tué sa belle-sœur. Ils l'ont condamné aux travaux forcés à perpétuité. Pourtant, Louis Boyer réunissait tout ce qui, d'habitude, attire les circonstances atténuantes. Si Louis Boyer a tué sa belle-sœur, c'est qu'il l'aimait trop. Employé chez son frère, charcutier rue des Trois-Pierres, il était tombé amoureux fou de la femme de celui-ci, qui était donc sa belle-sœur. Le 28 avril dernier, comme elle était dans l'arrière-boutique en train de faire sa vaisselle, il vint lui faire une déclaration. Elle le repoussa. Une dispute s'engagea. Alors Boyer, se voyant définitivement éconduit, pris d'une violente colère, se saisit d'un couteau de boucherie et l'enfonça dans la poitrine de la jeune femme. Il finira ses jours au bagne. Moralité : quand votre belle-sœur lave la vaisselle, ne lui faites jamais de plat.



Un couteau est une arme terrible pour un jaloux.

**Dimanche** Devant le Tribunal correctionnel de Toulouse ont comparu les époux Portes. Les époux Portes sont cultivateurs-propriétaires à Pechbonnieu. Ils vendent du lait. Dans ce lait, on a trouvé plus d'eau qu'en autorise généralement la loi. Car il arrive que les laitiers ne se contentent pas de nous vendre leur lait très cher. Ils le baptisent par-dessus le marché, ce qui ne rend pas plus catholique. Les époux Portes ont été condamnés : le mari à quatre mois de prison ferme, et la femme à deux mois de prison avec sursis. On leur a infligé, en outre, à chacun 1.000 francs d'amende. N'aurait-on pas mieux fait de les condamner à nourrir pendant un an les enfants nécessiteux de leur commune ? Pour leur défense, les époux Portes ont déclaré qu'ils achetaient leur lait à des particuliers et qu'ils ne savaient pas ce qu'il y avait dedans. Ils auraient pu aussi faire remarquer : « Notre député, après ses belles promesses, met souvent de l'eau dans son vin et personne ne lui dit rien. »



Le lait crémeux, les époux Portes le baptisaient.





Zagreb (de notre envoyé spécial).

le questionner. C'est lui qui prend l'initiative de parler. J'ai publié, il y a quelques années, un livre dont une partie se passe en Albanie. Par une chance vraiment exceptionnelle, ce fonctionnaire l'a lu. Il connaît mon nom et je m'explique maintenant la facilité avec laquelle j'ai cessé d'être suspect à ses yeux.

— J'imagine bien, me dit-il, que les reporters européens vont envahir les Balkans, après « l'accident » de Marseille. Mais vous êtes le premier qui soyez passé par ici. Ce n'est pas une mauvaise idée, d'ailleurs.

Je ris. Puis :  
— Vous paraissez avoir pris des précautions extraordinaires ?

— Oui, toutes les polices d'Europe Centrale et Orientale sont sur le pied d'alerte. Il faut aussi bien empêcher les complices des terroristes de s'enfuir qu'empêcher les agitateurs exilés de rentrer et de se grouper. Pour aujourd'hui, cependant, j'avais reçu des nouvelles précises que des suspects avaient débarqué à Valona.

— Est-ce que vous vous êtes trompé ?  
Il eut ce petit sourire aigu des Orientaux, sournois et un peu cruel.

— Je crois que vous ne les aurez jamais plus comme compagnons de voyage.

Il ajouta :  
— La plupart de ceux-là sont des paysans, des ouvriers qui ont fait un peu de politique raciste et que la misère ou une condamnation, ou l'exil, ont poussés dans les rangs des terroristes. On les instruit dans des centres spéciaux et, un beau jour, on les équipe, on les déguise — ces rustres — en voyageurs internationaux, pour qu'ils passent plus aisément inaperçus, et on les lâche vers l'œuvre de mort. Avez-vous remarqué ? Aussi bien l'assassin de Marseille que ses complices arrêtés sont, des pieds à la tête, vêtus de neuf.

Je l'interrompis.  
— Je comprends maintenant pourquoi vous vous intéressiez tellement au vieux porte-monnaie trouvé sur mon confortable voisin, ce matin...



J'arrivai à Salonique assez désorienté. Je n'avais qu'une chance de retrouver le fil des organisations terroristes. Je la jouai tout de suite, et elle s'avéra excellente.

J'ai déjà dit que j'avais fait, il y a quatre ou cinq ans, un reportage sur les derniers bandits grecs. A cette occasion, j'avais pu

couple, sans doute sur un ordre que je n'ai pas compris, vide ses poches sur la table. Des papiers, des cigarettes, de l'argent, un attirail de beauté féminine, un vieux porte-monnaie de rude cuir, comme en ont les paysans.

J'en fais autant. Je déballe mes poches. Je pose, avec un petit frisson dans le dos, mon revolver sur la planche. Pourquoi, diable, n'ai-je pas pensé qu'il valait mieux, ces temps-ci, ne pas se promener dans les Balkans avec un revolver ! Pourtant, ce n'est pas moi que celui qui paraît être le chef des policiers regarde le plus sombremenent. C'est tellement énorme de promener un revolver et de le montrer que cela tourne à l'ingénuité. On ne me prend pas au sérieux. Par contre, cet homme richement habillé qui tient son argent dans un vieux porte-monnaie de paysan leur est hautement suspect. Le chef semble vouloir se faire une opinion d'instinct. Enfin, il soupire et se résout à examiner nos papiers.

Cela dure longtemps. Mes compagnons sont impassibles. Ils n'échangent pas un regard, pas un mot. Au bout d'un moment, la femme tend le bras, reprend d'un geste plein d'aisance sur la table sa boîte à fards et se poudre, puis la repose.

Le chef se lève, me regarde longuement, ramasse mes affaires et me les rend, même le revolver. Il me salue d'un geste qui me libère. Sur le pas de la porte, je me retourne. L'homme et la femme se sont adossés au mur et ont allumé des cigarettes. Ils paraissent complètement indifférents.

Il commence à tomber une pluie tiède. Je cherche en vain, pendant une demi-heure, un véhicule quelconque pour quitter ce champ. Le service habituel a dû partir pendant nos démêlés avec la police, naturellement. Je ne rencontre que des soldats que mon sort intéresse peu. A la fin, j'aperçois une auto grise arrêtée près d'un hangar. Un soldat est au volant. Je m'approche, j'essaie d'engager la conversation avec lui en italien. Il me regarde avec stupeur. A ce moment, une main se pose sur mon épaule. Je me retourne. C'est le chef inquisiteur de tout à l'heure. Il me dit dans un assez bon français :

— Je vous ai fait manquer le car de service. Excusez-moi et permettez-moi de vous ramener en ville.

Je le remercie. Nous partons. Je n'ose trop

**D**E Bari, où battent les oriflammes de fête de la foire du Levant, un vapeur italien m'a fait traverser l'Adriatique aux courtes et dures lames bleues de nuit. J'ai touché la terre albanaise à Valona, et maintenant un grand trimoteur, encore italien, m'emmène vers Tirana, capitale.

Cette matinée est chargée de brume. J'en regarde les voiles légers qui se déchirent aux arrêtes des montagnes bleuâtres, qui s'étendent à perte de vue vers l'est. Je viens chercher ici, le long de cette ligne stratégique, de cette chaîne passionnée qu'est cette frontière albanaise, autrichienne, hongroise, yougoslave, bulgare, roumaine, macédonienne, le secret de cette légende, de cette tradition anarchique qui a armé, loin des Balkans, l'autre semaine, le bras de l'assassin de Marseille.

Nous sommes trois passagers. Les autres sont un couple assis devant moi, que je vois de dos, de profil quand ils se tournent l'un vers l'autre pour se parler. Ils sont jeunes. Lui est lourd et cossu ; elle, vraiment élégante. Il a ce visage rond, épais du menton et du cou, les yeux petits et calmes, les cheveux durs et coupés courts des riches paysans du Danube. Elle a cet éclat sourd, dans le visage, des Slaves brunes. Ils bavardent entre eux, sans sourire, dans une langue du pays ; je ne peux discerner laquelle.

Maintenant, c'est la plaine. Nous nous posons dans un champ à l'herbe pelée, bordé de baraquements militaires et de fils barbelés. Tirana n'est qu'un vaste camp tranché.

Mes compagnons ont saisi chacun leur mallette, de cuir beige, sont descendus sans hâte. Je saute derrière eux. Au même instant, quelques ordres brefs retentissent et nous sommes entourés par des soldats vert-de-gris, baïonnette au canon. Trois ou quatre hommes en civil et un officier nous interpellent. Mes compagnons de voyage répondent avec vivacité. Moi, je fais la seule chose en mon pouvoir, qui est de sortir mon passeport. Mais on me le rend sans le regarder et on nous entraîne tous les trois vers les baraquements.

Nous sommes debout dans un bureau rempli d'officiers et d'agents en civil. Le



joindre le vieux « roi de la montagne », Tzatsas, et une de ses complices, une femme qui, d'Athènes, lui indiquait les coups à tenter, les riches voyageurs à rançonner sur la route. Après mon retour en France, j'avais gardé quelques relations épistolaires avec cette femme, Louloudi, et je la savais à Salonique.

Aux dernières nouvelles, elle était entraînée dans une boîte de nuit. J'y courus. Elle n'appartenait plus à l'établissement. Je mis toute une soirée à boire et à danser avec ses anciennes camarades pour obtenir enfin son adresse. C'était sur le port même, juste à côté de mon hôtel. A mon coup de sonnette, un homme vint m'ouvrir, jeune, épais,

# AU CŒUR DU TERROR







elle un peu grossi. Ses cheveux aussi étaient coupés plus courts. Mais ce n'était pas elle que je regardais avec émotion, avec une angoisse délicate. Je regardais ce garçon lourd, aux yeux durs, et qui, *vêtu de neuf*, des souliers à la cravate, semblait sortir de la vitrine d'un magasin de confection.

Finalement, Louloudi se précipita, mit un peu d'ordre dans la chambre et me fit assise, servit du thé en même temps qu'elle parlait français avec moi.

Elle me raconta en détail la mort de Tzassas, tué par les gendarmes après une défense désespérée, dans l'Olympe.

— Maintenant, je suis devenue sage, ajouta-t-elle. Finie, l'aventure !...

Avec le plus grand calme, je dis :

— Alors, pourquoi héberges-tu un Oustrani chez toi ?

Elle s'immobilisa, me regarda, et rougit violemment. L'homme, qui avait dû comprendre le sens général de ma phrase, n'avait pas bougé, mais il s'était légèrement penché en avant, comme s'il se tenait prêt à bondir. J'éclatai de rire.

— Ne fais pas cette tête, Louloudi. J'ai dit ça au hasard, par impression.

Elle hocha la tête d'un air de reproche et fit sa petite moue de gravité enfantine que je connaissais bien.

— Je sais, je sais. Mais, moi, je ne suis pas Oustrani. Et Stepan n'est pas encore affilié complètement.

Stepan, c'était le garçon aux souliers neufs.

Tout se tient, dans cet étrange pays du Levant. Par je ne sais quel secret, quel sens particulier que les Occidentaux n'ont pas, tout le monde se connaît. Les sociétés secrètes, aussi compliquées, aussi diverses qu'elles puissent paraître, sont unies par mille liens. Tous les conjurés, tous les hors-la-loi se reconnaissent. C'était vrai que les comitadjis n'étaient pas morts, qu'ils s'étaient simplement transformés. Et, puisqu'une grande organisation groupait les anarchistes des Balkans, il eût été étonnant que Louloudi, fille de l'aventure, qui avait, habillée en homme, fait le coup de feu en Epire contre les gendarmes, n'en fût pas.

Tout cela fut mis au clair pour moi dans les deux jours qui suivirent, car, à mesure que nos entretiens se multipliaient, Louloudi reprit complètement l'habitude de confiance qu'elle avait avec moi, et Stepan se dégela.

C'était un heimatlos. Il ne savait exactement quelle était sa patrie. Il était né à Cetigné, en Yougoslavie ; mais, à la suite d'une



quantité de migrations et d'avatars, il était sujet hongrois, cependant que son père était autrichien et que sa mère, fixée à Trieste, voyageait avec un passeport italien. Au milieu de cet embarras, il avait jugé commode d'être Oustrani, ce qui lui donnait l'illusion d'avoir une patrie à servir et à défendre. Cette patrie, c'était la Liberté, sans qu'il sache d'ailleurs trop ce qu'il entendait par ce mot. J'appris que le principal camp des terroristes oustranis était en Hongrie, à Yanka-Puszta. Et, le soir du deuxième jour, je dis à brûle-pourpoint à Louloudi :

— Il faut que Stepan et toi me rendiez un grand service.

— Quoi ?

— Je voudrais voir Yanka-Puszta.

J'avais le sentiment d'avoir dit une chose énorme. Mais je vis sourire Louloudi, et Stepan rit aussi quand elle lui eut traduit ma demande. Puis elle me regarda malicieusement :

— Vous savez que ce n'est pas secret ! dit-elle.



Dans le train qui nous ramenait tous les trois à Zagreb, elle m'expliquait :

— En elle-même, l'association des Oustranis n'est pas une association de malfaiteurs. Officiellement, c'est un groupe politique d'opposition aux dictatures yougoslave et roumaine. Ce parti instruit, embrigade ses membres comme, chez vous, le font les jeunes patriotes ou les communistes. Traqués en Yougoslavie, ils se sont installés de l'autre côté de la frontière, en Hongrie, et leur statut est à ce point légal que, malgré les demandes du gouvernement serbe, la police hongroise a, jusqu'ici, refusé de les inquiéter. Evidemment, il y a les multiples attentats qu'ils ont organisés depuis cinq ans, et dont le dernier est le plus éclatant. Mais, chaque fois que la police arrête un assassin et qu'elle prouve qu'il est Oustrani, elle n'en est pas plus avancée. Les chefs Oustranis n'ont qu'à renier leurs partisans et à affirmer qu'ils ne sont pour rien dans l'affaire. Il n'y a pas si longtemps que Ante Pavelitch, le grand chef, était député au Parlement yougoslave, et on ne peut officiellement le considérer encore que comme le chef des autonomistes croates. (Je ne fais que répéter les

paroles de Louloudi, d'il y a deux semaines.)

A Zagreb, je vis quelques personnalités de la politique et de la police qui ne me renseignèrent pas davantage, sauf qu'ils ajoutèrent, à ce que je savais, des nuances amères contre la Hongrie qui espère, disent-ils, profiter de l'agitation provoquée par les Oustranis et qui, en fait, les protège.

Nous partîmes en auto. C'est à la frontière que je m'aperçus que Stepan ne devait être vraiment qu'un novice Oustrani, non encore fiché par la police, parce que nous n'avions aucune difficulté pour passer. Et, cependant, il y avait dans les derniers postes yougoslaves un déploiement de forces et d'investigations impressionnant. Stepan, Hongrois, n'eut aucun mal à franchir les postes hongrois. Mais, à ma grande surprise, Louloudi, que je savais Autrichienne et naturalisée Grecque, exhiba avec aisance un passeport hongrois. Finalement, ce fut moi qui fus arrêté, examiné, brimé le plus longtemps, ce qui paraissait amuser beaucoup mes deux compagnons.

Le surlendemain matin, notre auto entra à Yanka-Puszta par une grille de parc qui s'était ouverte après un colloque de quelques instants entre Stepan et un gardien colossal, mais de visage souriant.

Je l'avoue, je fus déçu.

Yanka-Puszta est une grande bâtisse, mi-ferme mi-château, entourée d'un immense parc, une sorte de préventorium ou de colonie de vacances. Quelques membres de l'état-major des Oustranis m'entretinrent de la question de l'autonomisme croate avec patience, en s'efforçant manifestement de réprimer, de dissimuler la passion, la flamme qui les agitait. Je ne vis, bien entendu, ni caves blindées remplies d'armes, ni exercices de maniement de la grenade et du fusil-mitrailleur. Seulement, sur les pelouses, des hommes jeunes, rudes, vêtus comme des paysans, qui faisaient de la culture physique ou bêchaient la terre.

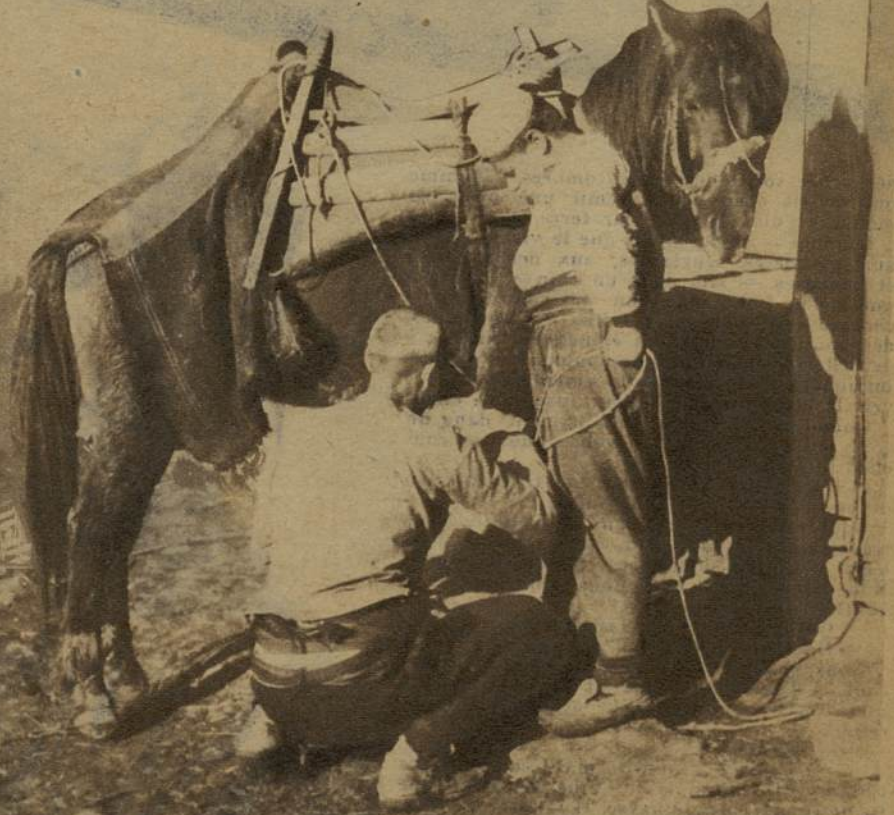
Mais le soir tomba. La grande maison me parut pleine d'ombres nouvelles. Une angoisse insurmontable me saisit. Je pensai que, l'un après l'autre, ces hommes calmes qui jouaient dans ce parc seraient, un jour, habillés de neuf, armés, dopés, et qu'on les lâcherait comme des chiens sur une proie royale.

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

# EUR DU DRIME

Les anciens comitadjis qui, au risque d'être pendus s'ils étaient pris, combattaient pour leurs libertés, dans les Balkans, furent regroupés par les soins de Pavelitch dans les camps modernes de Yanka-Puszta





# LA GUERRE DES JONQUES

IV<sup>(1)</sup>.

**U**NE trentaine d'hommes dormaient dans une odeur ignoble, écœurante et lourde. Ce fut une atroce bouffée d'air, pesante et vivante comme la respiration d'un lépreux.

Les uns étaient étendus sur des bat-flanc, les autres sur des planches, au-dessus de ces bat-flanc ; d'autres encore par terre.

Je les distinguais peu à peu. Une lumière clignotait dans une lampe à huile. Des grognements s'élevèrent. Je me penchai en avant. Ces hommes étaient exactement couverts d'ordures, de vieux chiffons, de terre, de débris de plumes et d'épluchures.

Mike m'avait pris la main pour me guider. Dans ce lieu maudit, il semblait se reconnaître parfaitement. Au milieu de la pièce, il s'arrêta.

— Il n'y a rien à faire avec des gens comme ça, dit-il à voix basse.

A ce moment, quelqu'un poussa une porte. Dans le haut, apparut un coin de ciel nocturne, clair encore de lune. Puis la porte se referma.

Un homme en loques entra. Il restait, titubant, sans plus avancer. Une sorte d'ombre

(1) Voir DÉTECTIVE, depuis le n° 307.



décharnée sortit des autres ombres. L'homme qui venait d'entrer lui remit une pièce de monnaie puis s'éroula par terre.

L'ombre — je ne voyais que le visage étroit, aux paupières sanglantes, aux dents noires et baveuses — alla dans un coin et ramassa une pelle. Puis, dans un tas d'ordures, il chargea cette pelle de débris — des loques, des bouts de peaux, des épluchures mêlées à de la terre, des plumes de poulets, des papiers immondes — et, méthodiquement, il en couvrit le client, depuis le cou jusqu'aux pieds.

Quand il eut fini, il jeta la pelle dans un coin puis rentra dans l'ombre pour se coucher lui aussi.

— Viens, dit Mike, nous ne tirerons rien de ces types-là. Ils sont finis...

Nous étions revenus dans le couloir. Nous traversâmes la cour. Elle était calme et l'air léger y flottait doucement, comme un songe. Mon camarade et moi nous aspirâmes une bouffée profonde.

— Ouf ! dit Mike, ça fait du bien...

— Mais quels sont ces gens ?

Nous passions maintenant dans la seconde cour. A l'autre bout brillait la fenêtre de la pièce où les amis de Mike attendaient notre retour.

Mike s'arrêta :

— Ces gens ? reprit-il, mais ce sont des Chinois... Des Chinois de Chine. On dirait que tu ne connais pas le pays ! Il faudra, un jour, que tu remontes le Yang-Tsé. Tu verras des jonques chargées à couler de marchandises rares.

de biens précieux. Dans une cabine confortable, le « comprador » du trafiquant boit son thé, fume son opium. Une demi-douzaine de gardes du corps surveillent. Et tout cela, par vingt, trente câbles, est halé de la rive par des centaines de coolies, tuberculeux, lépreux, opiomanes... Il y a là des estropiés, des enfants. Ils sont cent ici, deux cents là... Et hisse ! en avant, contre le courant, en s'agrippant aux rocs, en s'enlisant dans le sable qui brûle les plaies des jambes... En avant encore, jusqu'au dernier souffle, exténué, jusqu'à crever...

Il s'arrêta brusquement.

— Je ne sais pas, dit-il avec un petit rire, pourquoi je raconte cela...

Il resta un instant silencieux, puis il me prit le bras :

— C'est vraiment un pays féroce...

Il souriait encore, avec une tendresse secrète :

— Allons, dit-il, rentrons.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Il ne répondit pas.

Quand nous pénétrâmes dans la chambre, les deux hommes semblaient n'avoir pas bougé. Ils ne dirent rien. Ils paraissaient gênés.

— Assieds-toi donc, me dit Mike.

Il tira à lui une chaise. Il s'y assit à califourchon ; puis, très calmement, il fit :

— Alors, c'est toute la saloperie que vous aviez à me proposer ?

Le Chinois se mit à rire.

— Bon Dieu ! fit le métis, exaspéré.

— Eh bien ! quoi ? dit Mike. C'est tout de même lui qui avait raison...

Le métis haussa les épaules, puis, comme si c'était la conclusion qui s'imposait, il dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Qu'est-ce que vous voulez, mon cher, sans les jonques vous ne ferez jamais rien...

Sans les jonques il n'y a rien à faire en Chine.

Mike eut un geste d'impatience comme pour dire qu'il n'avait pas besoin des conseils du métis.

— Bien ! dit celui-ci, je n'ai pas à vous donner mon avis.

— Je le sais fichtre bien qu'il n'y a rien à faire sans les jonques, répliqua brusquement Mike ; mais où voulez-vous que j'aille les prendre ?

Le Chinois leva sa main crasseuse et bouffie. Il voulait parler. D'abord, les deux hommes ne firent pas attention à lui ; mais il insistait avec une douceur persistante, il avait l'air de s'excuser d'avoir quelque chose à dire ; mais on voyait aussi qu'il y tenait.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? demanda Mike.

Puis il lui dit quelques mots en chinois. La figure impassible du gros homme ne bougea pas. Quand il parlait il n'y avait que ses lèvres qui s'animaient ; tout le reste du visage semblait un masque. Il commença ainsi un petit discours monotone et criard, qu'il ponctuait d'un seul geste en pianotant sur la table. Puis il se tut.

Mike ne répondit rien. Le métis, comme toutes les fois où le gros Chinois avait parlé, prit un ton hargneux.

— Naturellement, dit-il, ce serait très facile de s'entendre avec Sen.

Mike restait tourné vers le Chinois. Une brève conversation s'engagea entre eux. De temps en temps, quand Mike venait de prononcer un mot

quelconque, le Chinois avait un petit geste de la tête. Puis l'Irlandais se tourna vers moi :

— Après tout, dit-il, je crois que c'est encore la seule chose qu'il y ait à faire.

Il me désigna le Chinois :

— Cet abruti, qui ne l'est pas autant qu'il en a l'air, va aller trouver Sen, qui est l'homme des marchands d'armes que vous avez vus tout à l'heure. C'est lui qui a engagé tous les patrons de jonques. Je ne sais pas comment il s'est arrangé, mais tout était réglé la veille de mon arrivée, et, pourtant, je ne pouvais pas aller plus vite que je n'ai fait. Le malheur est qu'il va me demander beaucoup d'argent. On en sera quitte pour augmenter le prix de l'opium...

— Cela m'étonnerait, fit le métis, que vous vous entendiez avec lui. Savez-vous combien il a de jonques à Tien-Sin ?

Mike fit non de la tête.

— Moi, reprit le métis, je le sais. Il avait huit cents jonques à Tien-Sin. Cent travaillant déjà pour la compagnie anglaise de Jardin's, il n'en est pas question. Toutes les autres sont au compte de Sen et il les a toutes envoyées à Shing-Wang-Taou...

— Mais pourquoi faire ? demanda Mike.

Le métis eut un petit ricanement.

— Vous êtes drôle !... commença-t-il.

Je crus que Mike allait lui donner un coup de poing, mais il se contint.

— Ah ! je suis drôle, dit-il ; je suis bien content de vous faire rire...

— Il ne s'agit pas de cela, reprit le métis ; il s'agit de Sen et de ses jonques. S'il les a envoyées à Shing-Wang-Taou, c'est tout simplement pour que personne d'autre ne les ait.

Il aurait pu aussi bien, s'il s'agissait d'un transport par chemin de fer, retenir tous les wagons et les faire ranger sur une voie de garage. Ou bien acheter toutes les bornes à essence de Pékin et refuser d'en vendre une goutte à personne... Si je disais que vous êtes drôle, monsieur, c'est parce que vous vous imaginez que vous allez pouvoir aller chercher votre opium à Kalgan, en cette saison, avec une jonque, sans avoir aucune protection... Il ne s'agit même pas, là, de demander les jonques de Sen. De combien en aviez-vous besoin ?

— De trois au plus.

— Si vous n'avez pas le maréchal avec vous...

— Mais, bon Dieu ! je l'ai ! cria Mike.

Le Chinois eut une petite exclamation gutturale :

— Qu'est-ce qu'il dit ? demandai-je à Mike.

— Il dit que Sen l'a aussi, répondit l'Irlandais. Vous comprenez le coup, le maréchal veut bien me payer avec de l'opium, mais il voudrait bien aussi garder son opium. Il me le donne, mais il me met dans l'impossibilité d'aller le chercher.

J'étais fatigué. Toute cette promenade et ces discussions qui n'aboutissaient à rien qu'à chercher à tâtons, de droite et de gauche, des jonques dont on ne savait même pas si elles existaient commençaient à me lasser :

— Tout ça est bien compliqué ! dis-je.

— Non, riposta Mike, c'est chinois...

(A suivre.)

Jean LASSERE.





## ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



Professeur OX, Service 257 Y  
1, avenue Ptilando, Asnières (Seine).

**Sage-Fem.** Dipl. F. M. P., Pens. Cons. He Hre 92, rue St Lazare (9<sup>e</sup>) Discr.

**Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?**  
CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3<sup>e</sup> et. sauf samedi et dim.

15 fr. Le 100 adresses et gr. gains 2 sexes. Eer. : Laboratoires de Provence, 20, à Marseille.

**UNE POITRINE IMPECCABLE**  
c'est le secret du **SEX-APPEAL**

offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu, sous pli fermé, à toutes les lettres.  
Ecrire en citant ce journal à M<sup>me</sup> Reine LARGIER  
12, Rue Daubigny, PARIS (17<sup>e</sup>)

## CECI INTERESSE TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 81.603 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 81.610 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 81.613 : Carrières administratives.

Broch. 81.620 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 81.628 : Emplois réservés.

Broch. 81.635 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 81.640 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 81.647 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 81.653 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 81.657 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 81.663 : Marine marchande.

Broch. 81.668 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 81.672 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 81.681 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuses, coupeur chemisier, professeur).

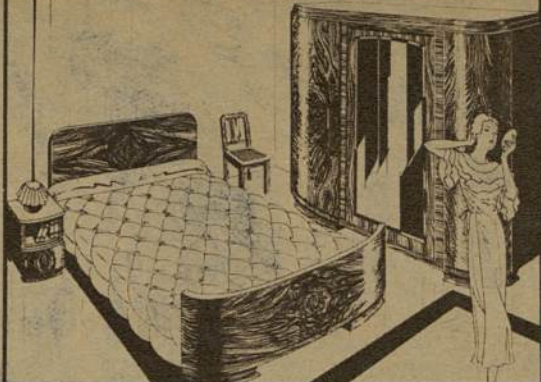
Broch. 81.684 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle, rédaction littéraire.

Broch. 81.690 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 81.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## 13 pièces sacrifiées!



N° 823 - Chambre bombée "MIRACLE", ronce noyer vernie, armoire bombée 3 portes, grande glace, larg. 1 40, tiroir bijoux intérieur, 1 lit corbeille larg. 1 40, 1 table liseuse marbre, sommier bonne qualité, matelas bonne qualité, traversin, 2 oreillers plume, couverture fantaisie, 2 chaises assorties, 2 corpettes modernes. Complète. Les 13 pièces sacrifiées à **2.595** fr.

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES LIVRAISONS GRATUITES À DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE Usines et Ateliers : 52, r. des Poissonniers (à 150 m. des magasins). Visites tous les matins

## GALERIES BARBÈS 55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)  
Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Châliou ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM **BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1<sup>o</sup> l'Album général d'ameublement. 2<sup>o</sup> l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. 276

## LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE



Collection dirigée par PAUL MORAND

EDGAR POE

### LE SPHINX ET AUTRES CONTES BIZARRES

Traduits par MARIE BONAPARTE, MATILA C. GHYKA et MAURICE SACHS  
Préface de PAUL MORAND

CHARLES BRAIBANT

### RESPLENDINE ET D'AUTRES VICTIMES

Pour paraître en novembre et décembre :

JOSEPH CONRAD

**FALK**

Tr. par G. JEAN-AUBRY

DRIEU LA ROCHELLE

**LE JOURNAL D'UN HOMME TROMPÉ**

IRÈNE NÉMIROVSKY

**FILM PARLÉ**

# L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRAND de Bruxelles et envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, va vous apprendre immédiatement.

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

**Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les Maladie des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

**C'EST GRATUIT :** Écrivez à M<sup>r</sup> le Docteur M.A. GRAND, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes 3.00

## Le Fakir TAHRA BEY

qui fit dans tous les pays la démonstration publique de son pouvoir extraordinaire vous offre son "Encens de Prophétie"

Le célèbre Fakir TAHRA-BEY a décidé d'offrir un soulagement à ceux qui souffrent et, à tous, le moyen d'écartier la malchance et de plonger un regard dans le secret de leur vie.

En envoyant gratuitement quelques parcelles de ce merveilleux ENCENS de PROPHÉTIE, rapporté de l'Orient, il expose comment il est facile de se livrer soi-même à une expérience sans danger.

L'ENCENS de PROPHÉTIE provoque des phénomènes de divination, et procure pendant quelques instants une clairvoyance inaccoutumée. En offrant cet ENCENS, l'intention du Fakir est de permettre à chacun de s'éclairer sur sa propre existence, de réaliser ses espoirs, et enfin d'écartier les difficultés et les malheurs.



Studio Phebus, Paris


Confiez-vous donc à l'ENCENS de PROPHÉTIE en profitant de cette offre désintéressée. Sur simple demande écrite de votre main, accompagnée de timbres poste pour frais d'envoi et divers, vous recevrez gratuitement quelques parcelles de cet ENCENS, assez pour une expérience.

Adressez votre lettre au Dr TAHRA BEY (Section 28) Av. Victor-Emmanuel-III, N° 7 à Paris (8<sup>e</sup>)

TAHRA-BEY a conquis dans tous les pays l'admiration des savants, il a été reçu et interrogé par de nombreux souverains, les plus grands journaux du monde ont rendu compte de ses merveilleux exploits.

Il reçoit chaque jour chez lui, mais donne aussi ses consultations par correspondance et répond lui-même aux questions qui lui sont posées, en mettant son remarquable médium en état d'hypnose et de clairvoyance surnaturelle. Ses expériences lui permettent de donner à ses correspondants des révélations sur l'avenir, ainsi qu'en font foi des milliers d'attestations et de remerciements.





**DETECTIVE**

## TUEUR D'ENFANTS

Libérée de la tyrannie de Joseph Houssard, la petite sœur de Gilbert Chenu, oubliant que son frère s'est suicidé parce que son beau-père le battait, apprend à sourire à la vie. L'enquête de notre envoyé spécial à Soissons, Luc DORNAIN, apporte des révélations dramatiques et sensationnelles (Pages 2 et 3) prouvant que Joseph Houssard fut trois fois criminel.